

LES ARABES EN FRANCE.

BATAILLE DE POITIERS, EN 732.



L'Espagne ne pouvait suffire à l'ambition des Arabes : il leur fallait le monde. Aussi, à peine avaient-ils promené leurs armes du Guadalquivir à l'Èbre, que, jaloux d'ajouter à leurs conquêtes la riche terre des Gaules, ils passèrent les Pyrénées. Sûrs d'être vainqueurs parce que jusque-là ils avaient été invincibles, ils croyaient arborer déjà l'étendard du prophète sur ces vieilles cités dont Rome avait été si fière, quand la nouvelle de leur défaite à Covadunga vint tout à coup paralyser leurs bras. Au lieu de subir leur loi, l'Espagne recommençait la lutte. Il ne suffisait donc pas de vaincre pour rester les maîtres, et le nom du Coran ne contenait plus les peuples vaincus ! Cette première atteinte portée à leur foi brisait le prestige du nom arabe ; le croissant cessait d'être le garant de la victoire et ces fanatiques apprenaient enfin qu'ils pouvaient rencontrer la défaite.

Il fallait arrêter Pélage et le cerner dans les monts Astures ; aussi, abandonnant les Gaules avant même d'y avoir essayé ses armes, El-Horr, le wali, ramena ses troupes en Espagne, où il mourut bientôt après. El-Sahma prit le gouvernement de la péninsule : loyal, généreux, ardent et intrépide, il avait conservé toute la ferveur des premiers disciples de Mahomet. Sa haute fortune ne fut à ses yeux qu'une mission qu'il se prépara religieusement à remplir. A peine arrivé en Espagne, il donna suite au travail d'administration commencé par Abdelaziz, s'occupa des besoins des vaincus ; protégea, comme l'avait fait le jeune émir, leurs droits et leurs intérêts ; encouragea les sciences et les arts ; fit jeter sur les eaux du Guadalquivir le magnifique pont dont Cordoue s'enorgueillit encore, et pour donner aux musulmans une juste idée de l'importance de leur conquête, il fit dresser de l'Espagne un vaste plan qu'il envoya à Damas au calife, avec la statistique des richesses, de la population et des ressources qu'il trouvait dans ce pays. Mais le zèle de Sahma ne devait pas s'arrêter aux bornes de l'Espagne ; lui aussi, il rêva d'étendre l'islamisme jusqu'aux confins du monde ; et faisant appel à tous les musulmans, il leur offrit *el-djihad* (la guerre sainte), et leur indiqua de loin les champs de la Septimanie. La voix d'El-Sahma ne retentit pas en vain ; bientôt une nombreuse armée se présentait sur la frontière des Gaules.

Depuis trois cents ans, le nord de cette contrée appartenait aux Francs ; dégénérés dans le luxe

et la mollesse, les fils de Clovis n'étaient plus rois que de nom, et les maires du palais, loin de les rappeler à leur devoir, applaudissaient à leur vie inutile, pour accaparer plus sûrement l'autorité.

L'un d'eux, Charles, fils de Pépin d'Héristall, duc d'Austrasie, et plus tard surnommé Martel, venait encore de soumettre à sa domination la Bourgogne et la Neustrie, dont Chilpéric était le fantôme de roi.

A son exemple, Eudes, chef des Vascons ou Gascons, nouvellement établis entre la Garonne et les Pyrénées (pays auquel ils donnèrent le nom de Gascogne), s'était fait nommer duc d'Aquitaine, et se préparait à maintenir contre Charles, son ambitieux rival, l'indépendance de son peuple et de son nom. Mais un autre ennemi vint tout à coup le surprendre ; Sahma, avec ses bandes d'Arabes et de Berbers rapides comme le vent du désert, avait déjà traversé les montagnes : Narbonne, Béziers, Maguelonne, Agatha étaient conquises avant qu'elles eussent eu le temps de songer à se défendre. Encouragés par ce premier triomphe, les Sarrasins (1), prenant la route de Toulouse, vinrent bientôt assiéger cette ville et déjà ils s'en croyaient maîtres, quand Eudes, à ses cris de détresse, accourut de Bordeaux avec ses vaillants Gascons. Les Arabes effrayés de leur nombre tremblèrent pour la première fois.

« Ne craignez rien, leur dit El-Sahma, si Dieu est avec nous, qui sera contre nous ? » Et, faisant sonner la charge, il commença le combat. « Les deux armées (dit l'historien arabe) se heurtèrent avec l'impétuosité des torrents qui se précipitent des montagnes, et le bruit de leur choc fut entendu au loin dans la contrée. » La petite troupe des Arabes soutenait intrépidement la bataille contre l'armée sans cesse augmentée des Vascons, quand Sahma tomba sous les coups de vingt lances dirigées contre lui. Alors un profond désespoir s'empara des Arabes : ils allaient fuir en désordre, quand un de leurs chefs, les ralliant autour de lui, les ramena à Narbonne malgré toutes les difficultés que lui suscita l'ennemi. Ce chef, immortalisé chez les musulmans pour cette habile et courageuse retraite, était Abd-el-Rahman, que nos vieilles chroniques ont appelé Abdérame. L'armée d'un commun accord le reconnut pour émir, et ce

(1) Hommes du désert.

choix, ratifié par tous les gouverneurs de la péninsule, ne trouva d'opposition que chez le seul Ambessa, chef suprême en l'absence d'El-Sahma; mais le wali d'Afrique confirma à Abdérame le titre que lui avait mérité sa valeur. La vertu guerrière ne fut pas la seule qui lui attacha les soldats; aussi brave que son prédécesseur, il était plus grand et plus généreux que ne l'avait été aucun chef musulman; n'ambitionnant que la gloire, il abandonnait à ses troupes tout le butin des batailles et les richesses des villes conquises, n'en réservant que le cinquième pour la part du calife; aussi les soldats, toujours dévoués à qui les aime et les protège, lui criaient-ils dans leur enthousiasme : « Conduis-nous au danger : devant toi, les montagnes sont des vallées. »

Jaloux de cette popularité et de son élévation rapide, quelques-uns de ses rivaux résolurent de le perdre : sa conduite ne leur laissait aucune prise : il fallait donc l'attaquer dans ses vertus. « Son indiscrète libéralité corrompra nos mœurs simples et frugales, » écrivirent-ils au calife, et celui-ci, tremblant pour l'esprit du Coran, révoqua les pouvoirs confiés à Abdérame, et les remit à Ambessa.

L'émir déchu vit son abaissement sans honte, comme il avait vu son élévation sans orgueil. Toujours dévoué à la cause de l'islam, il s'y consacra encore dans un horizon plus restreint, et avant de reprendre le gouvernement de l'Espagne, qu'il avait quitté lors de la campagne de Narbonne, il félicita son rival avec de franches et loyales protestations d'amitié.

Ambessa était après lui le plus digne de commander aux vrais croyants : la justice et la sagesse présidèrent à tous ses actes. Les juifs, appelés alors à Jérusalem par l'impôseur Zonarias, qui s'annonçait comme étant le Messie, quittaient en foule l'Espagne pour le suivre, et abandonnaient leurs terres. Ambessa les partagea entre les plus pauvres des Arabes; puis, revenant à la grande pensée de l'islamisme, il se prépara, comme ses devanciers, à en étendre les conquêtes. De Carcassonne à Nîmes, toutes les populations se soumirent sans combattre. Ambessa pénétra jusque dans l'intérieur des terres où nul musulman n'avait encore posé le pied.

Lyon et Autun étaient en son pouvoir. « Dieu, dit un auteur arabe parlant des chrétiens et de cette campagne, avait jeté la terreur au cœur des infidèles, et peut-être dans leur émoi eussent-ils cédé sur toute la Bourgogne, quand Ambessa trouva la mort dans un combat. »

Salemak-el-Kelbi, Hadaïfa, Othman-Abou-Nessa et El-Haïtham n'occupèrent, après lui, qu'un instant le poste de wali en Espagne. Ce dernier surtout, plus avare et plus cruel que les autres,

souleva contre lui tous les musulmans. Prévenu de ses exactions, le kalife Hescham envoya de Damas, Mohamed-ben-Abdallah pour contrôler sa conduite, et le punir s'il le méritait. Convaincu en effet de la vérité des accusations portées contre le wali, Mohamed résolut d'en faire une justice exemplaire. Haïtham fut saisi, dépouillé de ses insignes, et promené sur un âne la tête nue et les mains liées derrière le dos, au milieu de toutes les villes dont il avait fait la terreur; puis on l'enchaîna sur une barque, « et, dit l'historien arabe, il alla où Dieu voulut ! »

Mohamed se ressouvint alors d'Abdérame, et le rappela à la tête du gouvernement. Le retour de ce chef bien-aimé produisit chez tous les musulmans de la péninsule un immense enthousiasme; ceux qui l'avaient suivi Al-djihed, racontaient quelles avaient été, à la retraite de Toulouse, sa valeur, sa sagesse et sa générosité. Aussi à peine avait-il élevé la voix pour annoncer l'expédition qu'il projetait vers la grande terre, que de toutes les parties de l'empire accoururent des tribus entières impatientes de combat.

Au milieu des gigantesques préparatifs qu'il faisait pour cette guerre à laquelle il voulait une issue définitive, Abdérame n'oublia pas l'administration intérieure : il s'en acquitta avec cette grandeur de vues et ce noble désintéressement qui lui étaient propres, et se donna par là un nouveau titre à l'affection des musulmans.

Le moment était arrivé où il allait les conduire dans les Gaules, quand Othman-Abou-Nessa recevant d'Abdérame l'ordre de se porter sur l'Aquitaine, prétexta une trêve, et refusa d'obéir. Cet acte de rébellion était dû à une femme : frappé des grâces et de la beauté de Lampégie, fille du duc aquitain, Abou-Nessa la lui avait demandée en mariage, et Eudes, heureux de se faire un allié chez les Arabes, la lui avait accordée. Au refus d'Abou-Nessa, Abdérame comprit tout ce qu'il avait à craindre, s'il lui laissait le temps de se reconnaître, et, donnant l'ordre de le lui ramener mort ou vivant, il dépêcha à l'instant contre lui un de ses plus vaillants chefs, à la tête d'un fort détachement. Si rapide fut la marche de ce chef et de ses soldats, qu'ils enveloppèrent Médina-al-Bab, la ville où se trouvait le rebelle, avant qu'il eût pris aucune disposition pour sa défense.

Guidé par quelques serviteurs fidèles, Abou-Nessa s'enfuit avec Lampégie, sa femme, par une route secrète et gagna les montagnes. Gédhy-ben-Zayan, c'était le nom du lieutenant d'Abdérame, l'y traqua comme une bête fauve.

Après une longue et pénible marche, Lampégie, cédant à la fatigue, s'était arrêtée auprès d'une source d'eau vive qui se précipitait du rocher pour aller dans la vallée former un lim-

pide et paisible ruisseau. Othman veillait sur sa femme, et sa tendresse, paralysant son courage, le faisait trembler comme un enfant. Le murmure de l'eau filtrant entre les rocs, les feuilles agitées par le vent, le bruit saccadé d'un caillou se détachant de la montagne pour rouler dans le torrent, tout l'effrayait et lui semblait l'annonce du moment où l'on allait lui enlever celle qu'il appelait son soleil et sa fleur de printemps. Tout à coup des sons plus distincts se font entendre : un bruit d'armes retentit dans le silence, et des voix menaçantes portent de loin au malheureux Othman sa sentence de mort. Ses fidèles prennent les armes et se préparent à une défense inutile. Perdu sans ressources, Othman, une dernière fois, serra sa femme dans ses bras : « Qu'Allah la protège, s'écria-t-il ; amis, je vous la recommande ; » puis avant qu'on eût compris son dessein, il se précipita dans un abîme pour échapper à l'émir. On entendait encore le bruit de sa chute quand les soldats de Gédhy arrivèrent.

Lampégie fut conduite à Abdérame :

« Par Allah, s'écria-t-il, jamais chasse si belle ne fut faite dans ces montagnes : » et il l'envoya à Damas.

Libre désormais dans sa marche, l'armée d'Abdérame déroula le blanc étendard des Ommiades, et se pressa sur la longue route qu'elle avait à franchir jusqu'aux Pyrénées. Ni le soleil brûlant des plaines de la Castille, ni les âpres chemins des montagnes, ne ralentirent sa marche. Emerveillés du beau pays des Gaules, où l'air était plus doux et les prairies plus vertes encore qu'en Espagne, les Sarrasins éprouvèrent une nouvelle ardeur pour cette conquête tant de fois projetée.

Au lieu de suivre le même chemin que ses devanciers, dans son impatience d'arriver au cœur de la monarchie franque, Abdérame avait traversé les belles vallées du Bigorre et du Béarn, et, laissant cette fois la Septimanie, il se proposait de soumettre d'abord l'Aquitaine pour gagner ensuite la Neustrie.

Outre l'ambition et le zèle religieux, Abdérame avait encore un autre mobile, il voulait effacer une sanglante tache dans l'histoire de son peuple : il se souvenait de Toulouse, où il avait juré de venger El-Sahma !

Une trace de flammes suivait ses pas : les vieilles abbayes de Saint-Savin et de Saint-Sever de Ruston fumaient encore, qu'il allumait l'incendie à Oloron, à Aire et à Bazas ; et bientôt Bordeaux, malgré ses forces et son héroïque résistance, tomba aussi sous le joug musulman ; l'armée d'Eudes fut battue au delà de la Dordogne ; l'Aquitaine entière était vaincue !... Mais de la défaite même devait sortir, pour le vieux duc des Gascons, une prompte vengeance : ses trésors, ceux des villes de l'Aquitaine, toutes les richesses du

pays, tombant entre les mains des soldats d'Abdérame, allaient amollir leur courage et paralyser leur fanatisme religieux.

Continuant sa course rapide, Abdérame était déjà devant Poitiers. Sans trembler à son nom, la vieille cité gauloise se mit en état de défense : en vain Saint-Hilaire, son église vénérée, placée dans le faubourg, l'éclaira toute une nuit des sinistres clartés de l'incendie ; en vain le faubourg lui-même fut livré tout entier aux flammes, la ville ne céda que lorsqu'elle n'eut plus de bras pour la défendre.

Plus ardent encore à poursuivre le christianisme qu'à assurer sa conquête, Abdérame se pressa vers Tours, où l'appelait la fameuse basilique de Saint-Martin, si vénérée des Gaulois et des Francs ; il avait juré de la livrer aux flammes, « pour détruire, disait-il, le premier temple de l'idolâtrie. » Les Arabes ne doutaient plus du triomphe : pour eux la France était déjà musulmane ; le nom du prophète retentissait de Paris à la Mecque, quand tout à coup gronda l'orage qui devait les balayer comme la poussière du chemin. Pendant qu'à pas de géant, ils envahissaient cette vieille terre des Gaules qu'ils s'étonnaient eux-mêmes de voir si facilement céder devant eux, le maire du palais, occupé à repousser les Germains, se trouvait alors au delà du Rhin ! Un immense cri de détresse arriva jusqu'à lui : pénétré de la grandeur du danger, il appelle à l'instant sous ses drapeaux les mêmes peuples qu'il était venu combattre, et, repassant le fleuve avec eux, il se précipite vers la Touraine, grossissant partout sur son passage l'armée qu'il conduisait. Les Aquitains eux-mêmes, malgré leur haine pour les Francs, et la crainte de leur domination, s'unirent à eux, sous l'empire du commun danger.

Tours allait être pillée et saccagée, quand Abdérame vit de loin se dérouler sur les rives de la Loire l'armée des Francs. A cette apparition soudaine il rappela ses troupes dispersées jusqu'à Sens, et rétrograda vers les campagnes de Poitiers. Charles l'avait suivi. En se voyant pour la première fois, les Francs et les Arabes furent saisis d'une égale surprise : c'était pour les Francs un prodigieux spectacle, que celui de ces hommes à la peau brune, au burnous et au turban blanc, sans boucliers ni cuirasses ; espèces de fantômes faisant briller au soleil de minces sabres et des zagaies légères ; courant avec la rapidité de la flèche, et soulevant des tourbillons de poussière sous leurs agiles cavales.

Pour les Arabes, il y avait quelque chose de surhumain aussi dans ces géants au teint pâle et aux cheveux dorés, dont la forte structure disparaissait sous la peau velue des bêtes sauvages et sous le casque ; dont la main brandissait avec vigueur et majesté la francisque et la framée.

Sous l'empire de leur mutuel étonnement,

les deux peuples, au lieu d'en venir immédiatement aux mains, s'arrêtèrent dans une muette contemplation. Pendant sept jours (suivant la belle expression de M. Viardot), l'Orient et l'Occident s'examinèrent avec haine et terreur : au moment de jouer leur destin, un sentiment solennel s'était emparé des deux mondes : cette sourde inquiétude qui travaille la nature comme les peuples à l'approche d'une grande commotion, avait saisi les Francs et les Arabes : pour les premiers il s'agissait de leurs foyers, de leurs autels, de l'avenir et de l'indépendance de la patrie ; pour les seconds, de la domination ou de la mort.

Le huitième jour, à l'aube naissante, Abdérâme, agenouillé vers l'orient, la face contre terre, implora le secours d'Allah, et demanda au prophète de le conduire comme il avait conduit les Arabes, au combat du Guadelété ; chacun des cheicks, à son exemple, exhorta les tribus par les passages les plus belliqueux du Coran et par le souvenir de leurs succès, au courage et au dévouement, puis, abandonnant leurs tentes, les Arabes essayèrent, par un choc impétueux, d'ébranler les premières lignes des Francs. Mais la longue zone de fer que présentaient sur toute la plaine leurs poitrines cuirassées, resta inébranlable : à chacune de leurs attaques, les Arabes vinrent se briser contre elle, comme le flot sur le rocher. La bataille se prolongea jusqu'à la nuit pour recommencer le lendemain au lever du soleil. Ce jour-là, Abdérâme, heurtant lui-même avec sa cavalerie berbère la muraille de chair que présentaient les troupes de Charles, s'y fraya un passage. Alors, dans cette épouvantable mêlée, chacun soutint corps à corps une lutte où d'un côté se trouvait la force, de l'autre

l'adresse et l'agilité. Malgré l'inégalité du nombre, l'issue du combat était encore incertaine, lorsque vers le soir, s'élevèrent du camp des Sarrasins de sinistres clameurs. Pauvres comme aux premiers jours de l'islam, les Arabes, malgré ces cris, eussent poursuivi la victoire ; mais toutes les richesses amoncelées sur leur longue route allaient tomber aux mains des Aquitains. A cette pensée, ils abandonnent leurs rangs et se précipitent en désordre pour sauver leurs trésors.

Vainement Abdérâme s'efforce de les rallier, vainement, à la tête de ceux qui, fidèles à leur poste, combattent encore près de lui, il essaye de suppléer au nombre par la valeur ; il est renversé de son cheval et périt dans la mêlée.

Ce jour-là, Charles reçut le nom de Martel, parce que, dit la chronique de Saint-Denis, « comme li martiaus débrise et froisse le fer et l'acier et tous les autres métaux : ainsi froissait-il et brisait-il par la bataille tous ses ennemis. »

Le lendemain, étonné du silence qui régnait au camp des Arabes, Charles y pénétra suivi de ses plus braves. Les tentes étaient vides. Pendant la nuit les tristes débris de leur armée avaient repris en silence le chemin de la Septimanie pour échapper au vainqueur !

Avec Abdérâme venait de s'éteindre la puissance des Arabes ; Poitiers fut le terme de leurs conquêtes en Occident ; mais une victoire plus importante encore que celle d'un peuple venait de s'y produire, c'était celle de la vérité sur l'erreur.

Honneur à Charles Martel qui en a été l'instrument et qui a conservé à la France son indépendance et sa foi.

LOUISE BADER.

BIBLIOGRAPHIE.

Cahiers d'une élève de Saint-Denis, volumes XI et XII (1).

Les derniers volumes de l'excellent ouvrage dont nous avons déjà entretenu nos lectrices vien-

(1) Chez Paulin et Le Chevalier, rue Richelieu, 60. brochés.

Tome	1 ^{er} , 1 ^{re} année, 1 ^{er} semestre.	Prix : 1 ^{fr} 50 ^c
—	2 ^e , — 2 ^d —	— 2 50
—	3 ^e , 2 ^e année, 1 ^{er} semestre.	— 2 50
—	4 ^e , — 2 ^d —	— 2 50
—	5 ^e , 3 ^e année, 1 ^{er} semestre.	— 3 »
—	6 ^e , — 2 ^d —	— 3 50
—	7 ^e , 4 ^e année, 1 ^{er} semestre.	— 3 50
—	8 ^e , — 2 ^d —	— 3 50
—	9 ^e , 5 ^e année, 1 ^{er} semestre.	— 3 50
—	10 ^e , — 2 ^d —	— 4 »
—	11 ^e , 6 ^e année, 1 ^{er} semestre.	— 4 50
—	12 ^e , — 2 ^d —	— 4 50

On peut prendre séparément chaque année.

nent de paraître, et complètent ce *Cours d'études*, qui débute par les notions les plus élémentaires et les plus indispensables à tous, pour aboutir à ce qui couronne les études sérieuses et classiques : la littérature et la philosophie.

Les femmes des classes élevées, celles que le sort destine à guider et à enseigner les autres, trouveront dans ces deux volumes, sous une forme attrayante, le résumé très-substantiel des idées et des connaissances qui sont le complément d'une éducation lettrée. Les principes de la littérature sont déduits avec goût et clarté, dans un style qui attache, et qui, nourri des meilleurs auteurs de l'antiquité et des temps modernes, est souvent un modèle de l'art, dont il établit les bases ; les définitions des divers genres, lucides et bien faites, sont appuyées d'exemples choisis heureusement. Une histoire générale de la littérature, depuis les Hébreux jusqu'à nos jours

complète ce cours, et fournit aux élèves des notions justes et sages, qui pourront les diriger dans leurs lectures, leur faire goûter le beau et le bien, ramener peut-être la jeunesse aux lectures sérieuses, dont la littérature facile de notre époque nous a tous éloignés, et lui faire goûter les beautés nobles et touchantes des littératures anciennes qui gardent une fraîcheur immortelle sous la poussière des siècles. Un catalogue bibliographique, ou indication de lectures, termine ce volume.

Les études philosophiques débutent par les réflexions de Bossuet sur *la connaissance de Dieu et de soi-même*; suivent les définitions de la philosophie envisagée comme science : — la logique, la métaphysique, la théodicée ou preuves de l'existence de Dieu, et étude de ses attributs, et enfin la morale, ou science des devoirs.

Une revue rapide fait connaître à l'élève les diverses écoles philosophiques de l'antiquité; pour les temps modernes, il n'existe, grâce au ciel, qu'une seule morale, qu'une seule philosophie, celle de l'Évangile, et les auteurs des *Cahiers*, éloignant sagement de l'attention de leurs

jeunes lectrices le triste tableau des erreurs humaines, ont puisé dans les auteurs chrétiens les plus estimés des notions métaphysiques, des conseils moraux et des études sur les facultés de l'homme et sur sa destinée terrestre et immortelle. Quelque graves que soient ces études, elles sont présentées sous une forme simple, attrayante; elles peuvent orner et fortifier l'âme d'une jeune fille, sans enfler son esprit, et la réflexion développée en elle, lui fera mieux connaître et chérir ses devoirs.

Le XII^e volume se termine par une histoire des littératures étrangères, un précis de l'histoire générale des études, une biographie des femmes célèbres, la description des villes les plus importantes, et des morceaux choisis en langue italienne et en langue anglaise.

Nous n'ajouterons rien aux éloges que nous avons donnés à ce remarquable ouvrage. Les mères de famille intelligentes, les institutrices distinguées, en font le succès, et, sans doute, leur suffrage est la plus honorable récompense que puissent ambitionner les auteurs des *Cahiers d'une élève de Saint-Denis*.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

DER TOD DES CHRISTES.

Einst begegnete der Tod einem Tugendhaften : « Sey mir gegrüßt, Bote der Unsterblichkeit : sey mir gegrüßt. » So redete der Tugendhafte ihn an.

— Wie, sprach er, Sohn der Sünde, erschrickst du nicht vor mir ?

— Nein, wer vor sich nicht erschrecken darf, der darf auch vor dir nicht erschrecken.

— Schauerst du nicht vor den Krankheiten, die vor mir herseufen, und vor dem kalten Schweiss ?

— Nein, versetzte, der Tugendhafte.

— Und warum schauerst du nicht ?

— Weil die Krankheiten und der Schweiss mir dich ankündigen.

— Und wer bist du denn, du Sterblicher, dass du dich vor mir nicht furchtest ?

— Ich bin ein Christ. »

Plötzlich hauchte der Tod ihn an und da war kein Tod und kein Sterblicher mehr.

Ein Grab hatte sich unter ihren Füßen eröffnet.

Ich weinte.

Doch schnell zogen göttliche Stimmen meine Augen nach den Wolken. Ich sah den Christen in den Wolken. Er lächelte noch so, wie er dem Tod entgegen lachtelte und faltete die Hände.

Glänzende Geister jauchzten ihm entgegen, und der Christ glänzte wie sie.

Jetzt blickt' ich nach dem Grabe, und erkannte nun was darin lag. Nichts als des Christen abgetragenes Kleid !

LAVATER.

LA MORT DU CHRÉTIEN

Un jour, la Mort rencontra un jeune homme vertueux. « Je te salue, Messagère de l'Immortalité. Je te salue. » Ainsi parla le jeune homme.

— Comment, lui dit-elle, fils du péché, ne trembles-tu pas devant moi ?

— Non ! celui qui n'a pas peur de lui-même, n'a pas non plus peur de toi.

— Ne frémis-tu pas devant les maladies qui se traînent en gémissant devant moi, et devant la froide sueur ?

— Non, continua le jeune homme.

— Et pourquoi ne frémis-tu pas ?

— Parce que les maladies et cette froide sueur t'annoncent.

— Qui es-tu donc, mortel, pour ne pas trembler devant moi ?

— Je suis chrétien. »

Aussitôt la Mort souffla sur lui, et il n'y eut plus ni Mort ni mortel.

Une tombe s'était ouverte sous leurs pieds.

Je pleurais !

Mais bientôt de divines voix me firent lever les yeux vers le ciel. Je vis le chrétien dans les nuages. Il souriait encore comme il avait souri à la Mort, et joignait les mains.

Des esprits lumineux venaient à sa rencontre en poussant des cris de joie ; et le chrétien resplendissait comme eux.

Alors, je reportai mes regards sur le tombeau et distinguai ce qui s'y trouvait : ce n'était que la dépouille du chrétien.

LOUISE BADER.

LA GOUTTE D'EAU.

J'ignore quand je naquis. Avant que je fusse encore, les atomes qui m'ont formée nageaient dans un fluide toujours mouvant et sans cesse renouvelé. Si je n'existais déjà, au moins chaque minute m'approchait de la vie : j'apparus enfin à la surface d'une grande mer bleue; le soleil y répandait des rayons de feu; l'un d'eux vint me caresser : ce fut ma première sensation. Dilatée par sa douce chaleur, je m'élevai dans l'air et j'errai longtemps seule dans l'espace; j'étais comme enivrée : c'était l'ivresse de la liberté.

Je continuai de monter ainsi, me dilatant toujours, et me sentant portée par le souffle des vents. J'étais devenue une nuée blanche, et je parcourais les cieux, regardant au-dessous de moi toutes les choses de la terre. Je vis alors de vastes mers comme celle que j'avais quittée, puis des îles et des continents, avec des fleuves, des forêts, des vallées et des montagnes.

J'aperçus bientôt une autre nuée blanche comme moi, qui me souriait; nous fûmes entraînées l'une vers l'autre et nous nous aimâmes comme deux sœurs jumelles.

Dès ce moment nous sommes restées confondues ensemble, ayant les mêmes désirs et la même vie. Je ne sais depuis combien de temps nous étions heureuses ainsi, quand un jour nous vîmes avec effroi un vilain nuage gris s'approcher de nous. En vain nous voulions le fuir, il courait plus vite que nous et nous atteignit; nous fûmes entraînées par lui. Je me trouvai séparée de ma nuée chérie... hélas! depuis, je ne l'ai jamais revue : tous les êtres n'ont-ils, comme les gouttes d'eau, qu'un instant de bonheur dans leur existence?

Le nuage gris, me traînant à sa suite comme une esclave, me fit parcourir des distances infinies : tantôt je croyais qu'il allait toucher le soleil, d'autres fois il effleurait la cime des montagnes. Pendant de longs jours, ainsi errante avec lui, je fus chassée par les vents, du couchant à l'aurore, et du ciel de l'Ourse au ciel de l'octant.

Mais mon cruel maître fut à son tour poursuivi par un nuage plus fort et plus sombre; il en eut peur comme j'avais eu peur de lui. Le gros nuage nous saisit, et il se passa en moi des choses inconnues : par moments j'étais glacée, bientôt je m'évaporais sous des courants de feu; je cédaï à des attractions étranges qui m'emportaient loin dans les cieux, et me ramenaient ensuite au point de départ. Enfin je devins un petit grêlon, et je ne comprends pas bien encore comment l'air était assez fort pour me porter. Je voyais des traînées de lumière, j'entendais des

bruits sourds, des éclats retentissants, des roulements prolongés : depuis, j'ai appris que c'étaient les éclairs et la foudre. Moi-même je renfermais l'orage, et je souffrais comme souffrent les hommes qui ont en eux de violentes passions.

Il arriva pourtant un moment où le nuage noir dans lequel j'étais renfermée, se mit à voler avec rapidité vers un autre nuage aussi affreux que lui; tous deux se joignirent au-dessus d'un joli village blotti au fond d'une vallée étroite; la flèche de son église s'élevait au milieu, droite et hardie. Alors commença un combat terrible. Les deux nuages lancèrent l'un vers l'autre des traits enflammés, des dards brûlants et aigus; leurs flancs s'entr'ouvrirent, et je m'en échappai avec toutes les gouttes d'eau qui, comme moi, étaient prisonnières. Nous faisons peur à ce qu'il paraît, car les habitants du village se hâtaient de rentrer dans leurs maisons et pleuraient en nous regardant.

Durant quelques secondes, je continuai de tomber; sur le sol les herbes et les épis se courbaient sous le poids de mes compagnes; moi-même je vis que j'allais écraser dans ma chute une jolie rose des haies. Je me fis bien légère afin de ne pas lui faire de mal, et j'entrai dans sa corolle sans l'effeuiller; mais elle ne m'en sut point de gré, car elle me rejeta de son sein, et me piqua cruellement de ses aiguillons. Elle en fut punie par d'autres gouttes plus méchantes et plus lourdes que moi, qui me vengèrent en lui arrachant l'un après l'autre ses pétales si pâles et si frêles.

J'arrivai à terre toute meurtrie et inquiète de ma destinée sur cet élément encore inconnu pour moi. Peu à peu sa chaleur me pénétra et je me fondis aux rayons d'un brillant soleil; l'orage était dissipé.

Je pénétrai entre les fentes du sol, et après avoir passé à travers les racines des herbes, je me trouvai dans un gai ruisseau. Je voyageais avec d'autres gouttes d'eau; et nous babillions en courant, entraînées par la pente, sur de jolis petits cailloux qui semblaient avoir arrondi leurs arêtes pour ne pas nous blesser. Le feuillage des saules et des peupliers, les roseaux et les joncs de la rive nous abritaient des feux du midi; et la nuit, les lis, les glaïeuls et les narcisses nous envoyaient leurs plus doux parfums. Depuis que j'avais quitté ma nuée bien-aimée, je n'avais point eu de moments aussi heureux, et je n'en ai pas connu depuis. N'est-ce pas ainsi que les hommes cherchent dans les plaisirs l'oubli de leurs douleurs passées?

Cependant notre ruisseau élargissait ses rives;

L'ombre s'en écartait par degrés, et la plaine nue et ardente avait remplacé les prairies et les bosquets du vallon. Nous arrivâmes à un grand lac. Quel malaise j'éprouvai quand je fus mêlée à ces eaux immobiles ! Tout d'abord je restai submergée, et ne parvins qu'après de longs efforts à remonter à la surface; alors l'haleine de la brise qui ridait à peine les flots, acheva de me ranimer. Je fus mollement bercée sur les ondes, et je me promenai longtemps ainsi, cédant au moindre souffle qui me poussait. Je voyais au-dessus de moi le ciel, et, dans son azur, des nuées blanches qui se reflétaient dans le lac. Je me suis prise quelquefois à poursuivre ces images trompeuses, croyant retrouver ma sœur parmi elles. Il paraît que les hommes aussi courent souvent après l'ombre d'un bonheur perdu !

Un jour enfin, je me trouvais près du rivage, il était couvert de mousses vertes; je me suspendis à l'un de leurs rameaux déliés. J'aurais bien voulu que le soleil prit pitié de moi, et me rendit mon état de nuée; il comprit peut-être mon désir, car il me regarda de son œil de feu. Je redevins une vapeur légère, et je me confiai de nouveau aux ailes du zéphir. Mais c'était vers le soir, et quand la nuit fut close, un froid subit me saisit; je retombai transie dans le cœur d'une anémone aux couleurs éclatantes. Je me trouvais dans un vaste et magnifique jardin; dès l'aurore, une jeune femme y vint cueillir la fleur qui me renfermait : elle l'admira et la plaça dans ses cheveux; bientôt la capricieuse vit une fleur plus belle; elle jeta la première dans le lac, et moi avec elle. Tout espoir de revoir le ciel était-il donc désormais perdu ?

A peine fus-je replongée dans les flots, que je me sentis entraînée par un courant impétueux; c'est qu'un fleuve sortait du lac, et portait ses eaux à la mer en traversant de vastes empires. Une nouvelle vie commença pour moi; je ne connaissais encore que les solitudes de la nature, je connus alors l'humanité.

Le fleuve, dans son cours, arrosait de grandes villes populeuses et riches. Leur aspect me pénétra tout à la fois d'admiration et de frayeur. Quel bruit, quel tumulte, quels accents plaintifs et discords frappèrent alors mon oreille habituée aux voix douces et harmonieuses des bois et des mers ! Pour la première fois, je vis des animaux esclaves, et soumis à l'homme, quoique plus forts que lui. Je me demandais pourquoi ils ne se révoltaient pas; mais je m'aperçus bientôt qu'ils obéissaient à une force intelligente qui dominait leurs instincts; et depuis, j'ai su que Dieu voulait que tout sur la terre reconnût l'autorité de l'homme.

Toutes ces cités se ressemblaient. C'étaient toujours des amas de pierres, recouverts par des cimes aiguës de teinte plus sombre; au-dessus

l'on voyait des tours massives ou des clochers élevés, d'où partaient des sons qui ébranlaient les airs. Je me disais que l'homme était bien hardi de troubler ainsi jusqu'au silence des cieux; mais on m'a dit que c'était une manière d'élever vers le Créateur des accents de reconnaissance et de prière. Je voyais aussi des monuments, et, tout autour, des formes humaines blanches et immobiles. C'étaient des statues qui rappelaient le souvenir de ceux qui avaient été célèbres ou utiles. Je me demandai s'il n'était plus de ces mêmes hommes; car tous ceux que j'observais étaient bien moins beaux que ces marbres impassibles. Ceux-ci avaient une expression de majesté calme qui semblait participer d'une nature divine; ceux-là, au contraire, portaient sur leurs visages l'empreinte des passions ou des vices; on eût dit des créatures déjà dégradées ou imparfaites encore. C'est que les statues représentaient l'être idéal; elles n'étaient que le symbole du génie, pur et immortel comme Dieu; tandis que les hommes sont des créatures passagères qui n'ont d'immense que les désirs.

Ce qui me frappa surtout chez ces derniers, c'est que tous étaient tristes. L'un se plaignait d'être infirme, l'autre malade, celui-là chargé de famille et celui-ci orphelin. Riches et pauvres, jeunes et vieux, hommes et femmes, aucun n'était content de son sort, tous murmuraient contre la Providence. Je me demandais en moi-même pourquoi Dieu les avait créés puisqu'ils ne pouvaient être heureux; et je pressentais qu'il y avait là un mystère qu'une pauvre petite goutte d'eau comme moi ne pouvait approfondir.

J'eus bien à souffrir dans ce fleuve maudit. Je partageais, il est vrai, sa gloire; on me nommait de son nom; mais en revanche, il me fallait porter de lourds bateaux, être frappée par la rame ou la roue, faire tourner des moulins, alimenter des usines. A tout instant ma pureté était souillée par le contact d'affreuses immondices que les villes vomissaient par des gouffres noirs et fétides. La vie n'avait plus aucun charme pour moi, j'étais lasse de l'existence. Je ressemblais à ces hommes qui, après avoir perdu l'innocence, se sont blasés sur toutes les émotions, et traînent dans le dégoût et l'ennui un triste reste de vie.

Le fleuve approchait des mers auxquelles il devait le tribut de ses ondes; je m'attendais bien à de nouvelles commotions, mais comme malgré moi, au fond de mon être, restait toujours une vague espérance de bonheur. Je m'abusais une dernière fois. Les hommes aussi, dit-on, espèrent toute leur vie, et même encore au moment de descendre dans la tombe.

Enfin les eaux du fleuve prirent une saveur amère; j'entendis autour de moi un grand bruit : c'était le bruit de l'Océan qui allait m'engloutir.

AUGUSTINE ROYER.

VIOLETTE

OU

Si tu as une place assurée dans la vallée, ne cherche pas à monter plus haut.

PROVERBE.

PERSONNAGES.

LA BARONNE DE KLEINBERG.

AUGUSTA, sa fille.

ARNOLD, son fils, arrivant du collège.

VIOLETTE, jeune paysanne.

SIMONNE, sa mère.

La scène se passe dans un château aux environs de Lille.

Le théâtre représente un riche salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTA, puis VIOLETTE et SIMONNE, portant des fleurs.

AUGUSTA. Et Violette ne m'apporte pas les fleurs que je lui ai demandées!... Ah! la voici, enfin. Allons donc, paresseuse.

VIOLETTE. C'est ma mère qui n'en finit pas.

SIMONNE. Tiens, et pourquoi que tu ne m'aides pas? mais non, mamzelle a peur de se gâter le teint et de se noircir les mains au soleil.

AUGUSTA. Elle n'a qu'à mettre des gants.

SIMONNE. Il ne manquerait plus que cela. Oh! je vous en prie, mamzelle Augusta, ne lui donnez pas des idées comme cela; elle n'est déjà que trop encline à faire la dame.

AUGUSTA. Allons, dépêchons-nous! car Arnold ne peut tarder à venir, et il faut que je fasse ma toilette.

VIOLETTE, en soupirant. Ah! que vous êtes heureuse, mademoiselle! vous avez des robes, vous. *(Elles se mettent toutes trois à arranger les fleurs dans des vases.)*

SIMONNE. Pardine! ne te faudrait-il pas des robes de gaze pour aller porter à manger aux poules, ou traire les vaches?

VIOLETTE. Et qui peut dire que je serai toujours condamnée à garder des vaches et à porter des jupes de bure?

SIMONNE. C'est ça, tu trouveras quelque prince qui t'épousera, bien sûr!

AUGUSTA, bas à Violette. Sois tranquille, je te ferai bien belle pour ce soir.

VIOLETTE avec joie. Oh! que vous êtes bonne!

SIMONNE, à part. C'est égal, on me gâte cet enfant-là ici, j'en parlerai à madame la baronne. *(On entend crier dans la coulisse.)* Maman, ma sœur.

AUGUSTA, avec joie. Ah! voilà Arnold.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ARNOLD *(Il arrive en courant, il a une couronne sur la tête, d'autres pendues aux bras, et porte des livres de prix.)*

ARNOLD, accourant. Maman, maman, ma sœur, ah! ma bonne Augusta, que je t'embrasse. *(Il lui saute au cou.)* Bonjour, mère Simonne, bonjour, petite Violette, ah! que ça me fait plaisir de vous revoir. Où est donc maman?

AUGUSTA. Elle va venir. Mais comme te voilà chargé de prix!

ARNOLD. Ah! je t'en réponds : prix de version, prix de thème, prix de géographie, d'histoire, d'allemand, etc., et des couronnes, en voilà-t-il!

AUGUSTA. Et le prix de sagesse?

ARNOLD. Le prix de sagesse, ah! vois-tu, petite sœur, c'est pour celui qui ne peut pas en avoir d'autres. Nous autres savants nous n'en voudrions pas.

AUGUSTA. Vous êtes bien fiers.

ARNOLD. Mais où est donc maman?

VIOLETTE. La voici.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA BARONNE.

LA BARONNE. Arnold, mon fils! *(Arnold se jette dans ses bras.)*

ARNOLD. Ma bonne mère!... *(Lui montrant ses couronnes et ses livres.)* Tiens, vois-tu, maman, tous mes trophées!

LA BARONNE. Il paraît que tu as bien travaillé?

ARNOLD. Ah! je t'en réponds. Si tu savais, bonne mère, comme cela nous donne du courage, l'espoir d'un si bon accueil à notre retour, et comme je suis heureux de vous revoir tous. Toi, je te retrouve toujours la même, toujours bonne, caressante, Augusta qui grandit, qui embellit tous les ans; la petite Violette qui n'est vraiment plus la petite vachère de l'année dernière.

SIMONNE, à part. Hélas! non.

VIOLETTE, avec joie. Il est bien aimable, M. Arnold.

ARNOLD. Et la bonne mère Simonne, toujours gaie, n'est-ce pas? toujours contente?

SIMONNE. Oui, monsieur Arnold, surtout quand je vous vois.

ARNOLD. Ah! tout cela me fait un bien!...

LA BARONNE. Mais à propos, mon enfant, tu as fait une longue route, tu dois avoir faim ?

ARNOLD. Ma foi, je t'avouerai, chère maman, que je ne serai pas fâché de renouveler connaissance avec la cuisine d'ici. Celle du collège a son mérite, mais la tienne...

LA BARONNE. Eh bien, ta sœur va te conduire, et te faire servir.

AUGUSTA. Viens, Arnold, je vais bien te régaler.

ARNOLD. Oui, n'est-ce pas ? des confitures, des pâtisseries ; cela vaudra mieux que les éternels haricots de la pension.

AUGUSTA. Violette, viens avec nous, et puis nous irons faire notre toilette.

VIOLETTE. Bien volontiers, mamzelle.

ARNOLD. De la toilette ! et pourquoi donc cela ?

LA BARONNE. Parce que ce soir nous aurons nos parents, nos amis, qui viendront pour te voir.

ARNOLD. Ah ! tant mieux ; je serai bien aise de revoir tout le monde ; mais pensons au plus pressé.

AUGUSTA. Oui, oui, viens déjeuner.

ARNOLD, *prenant Augusta et Violette par la main*. C'est cela, allons déjeuner, et à bas les haricots. *(Ils sortent en sautant.)*

SCÈNE IV.

LA BARONNE, SIMONNE.

LA BARONNE. Ce cher enfant, est-il joyeux ! Il faut que je le récompense de sa bonne conduite. Aussi je veux que son séjour ici ne soit qu'une série de fêtes et de plaisirs.

SIMONNE. Ah ! oui, vous êtes bien heureuse, vous, madame la baronne, vous avez des enfants qui vous aiment, qui sont fiers de vous.

LA BARONNE. Eh bien, mère Simonne, et vous ? est-ce que Violette ne vous aime pas bien ?

SIMONNE. Je ne dis pas ; mais voyez-vous, madame la baronne, ça n'est plus ça. La Violette d'aujourd'hui n'est plus la petite Violette d'autrefois.

LA BARONNE. Et que fait-elle donc ?

SIMONNE. Ah ! dame, je n'ose pas vous le dire.

LA BARONNE. Vous m'effrayez. C'est donc bien grave ?

SIMONNE. Certainement que c'est grave, et bien grave, je vous assure.

LA BARONNE. Mais parlez donc, expliquez-vous.

SIMONNE. Eh ben, il y a qu'elle devient fière, que mamzelle ne veut plus s'occuper des soins de la basse-cour ; ses poules meurent de soif, ses canards meurent de faim, ses pigeons manquent de tout ; enfin il n'y a pas jusqu'aux dindons et aux vaches qui ne vont plus aux champs, parce que mademoiselle ne veut plus les mener promener.

LA BARONNE. Et à quoi attribuez-vous cette négligence ?

SIMONNE. Faut-y être franche, madame la baronne ?

LA BARONNE. Sans doute, je l'exige.

SIMONNE. Eh ben, madame la baronne, je vas tout vous dévoiler, ça me soulagera. M'est avis, madame la baronne, que toutes vos hontes, dont je vous remercie, toutes vos cajoleries pour mon enfant, me gâtent c'te jeunesse.

LA BARONNE. Vous croyez ?

SIMONNE. Oui, ça lui donne des idées qu'elle ne devrait pas avoir. En sortant de vos beaux salons, où vous la recevez si bien, elle trouve notre maison bien laide ; quand elle a causé avec vos enfants, elle trouve les bêtes ennuyeuses.

LA BARONNE, *riant*. Voyez-vous cela !

SIMONNE. Je conviens que des bêtes ça n'est pas amusant, mais enfin chacun son état. Elle ne trouve même plus assez belle sa robe des dimanches, qu'est en cotonnade qui m'a bel et bien coûté dix sous l'aune, et il y a plus d'un mois qu'elle n'a mis ses sabots.

LA BARONNE, *réfléchissant*. Je n'avais pas pensé à tout cela.

SIMONNE. Elle était si gentille autrefois, elle était si modeste, si humble, que tout le monde dans le village lui avait donné le joli nom de Violette. Je pleure rien que d'y penser... mais aujourd'hui la petite Violette veut devenir Rose ; elle dédaigne, elle méprise tout ce qui l'entoure, elle veut s'élever, elle rougit du village, elle ne se plaît qu'au château. *(Elle pleure.)*

LA BARONNE, *d'un air rêveur*. Le bon sens de cette brave femme m'éclaire ; elle a raison... Écoutez, bonne mère Simonne, notre amitié pour votre gentille Violette a pu nous entraîner trop loin ; mais puisque nous avons fait le mal, c'est à nous de le réparer : laissez-nous faire, et j'ai l'espoir que nous vous rendrons votre fille, telle qu'elle était autrefois pour vous.

SIMONNE, *lui baisant les mains*. Ah ! madame, je vous bénirai à jamais !

LA BARONNE. Eh bien, retournez à vos occupations, et comptez sur moi ; adieu, à ce soir, je vais songer à cela. *(Elle sort.)*

SCÈNE V.

SIMONNE, seule, puis VIOLETTE.

SIMONNE. Oh ! oui, mon bon Dieu, qu'elle me rende le cœur de mon enfant, et je n'aurai qu'à la bénir, car s'ils lui ont fait du mal ici, c'est par trop d'amitié, je ne peux pas leur en vouloir. *(Violette paraît au fond ; elle a un costume de dame ; en apercevant sa mère, elle se retire.)* Ah ! mon Dieu, voilà déjà une belle dame qui vient pour la soirée, allons-nous-en, ce n'est pas ici ma place. *(Elle sort.)*

SCÈNE VI.

VIOLETTE, qui à travers la porte entrebâillée a suivi des yeux sa mère qui sortait.

J'étais ben sûre que ma mère ne m'aurait pas

reconnue sous ce beau costume ; mais c'est égal, j'aime mieux qu'elle soit partie. Mademoiselle Augusta est-elle bonne de m'avoir prêté de si belles choses ! Une robe de soie, des fichus de dentelles, un chapeau à fleurs, rien que cela. Oh ! si Marie-Jeanne, Madeleine et la fille au garde pouvaient me voir ainsi, elles en mourraient de dépit. (*S'approchant d'une glace.*) C'est que cela me va très-bien ; et puis, je vas prendre des airs ce soir, j'imiterai ces dames que j'ai vues dans le salon ; quand le bal viendra, c'est là que je brillerai. Je serai assise comme cela dans un fauteuil. (*Elle s'assied.*) Un beau monsieur viendra m'inviter d'un air poli, ça ne sera pas comme nos gros patauds de paysans, qui vous tirent par le bras ; lui, il me dira galamment : Mademoiselle... et moi, en faisant une révérence, je lui répondrai : Comment donc, monsieur ! (*Elle mime cette invitation.*) Puis l'orchestre donnera le signal, mon cavalier viendra m'offrir la main, (*mêmes gestes*) il me conduira à ma place (*elle se place comme pour danser*), et la contredanse commencera. En avant-deux tra la la. (*Elle danse gauchement.*) Tra la la la, chacune me regardera, traversez, tra la la, on ne croira jamais que c'est une simple paysanne qui danse ; le galop, tra la la la ; mais ma robe est trop longue, ça me gêne. Ah bah ! c'est égal, continuons... tra la la la.

SCÈNE VII.

VIOLETTE, ARNOLD.

ARNOLD, *la surprenant pendant qu'elle danse, et riant.* Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce qui danse donc ainsi ?

VIOLETTE, *s'arrêtant.* M. Arnold !

ARNOLD. Comment ! c'est toi, Violette ?

VIOLETTE, *confuse.* Oui, M. Arnold, c'est que j'essayais...

ARNOLD, *la regardant.* Ah ça, ma pauvre Violette, qu'est-ce qui t'a affublée comme cela ?

VIOLETTE. Affublée ! mais c'est mademoiselle Augusta.

ARNOLD. Augusta ! elle a donc voulu se moquer de toi ?

VIOLETTE. Se moquer de moi !...

ARNOLD. Mais sans doute ; tu étais bien mieux avec ton petit bonnet, ton casaquin et ta cotte de laine, qu'avec cette robe de soie que tu ne sais pas porter. Elle est trop longue pour toi, tu marches dessus, oh ! que tu as l'air gauche comme cela, je ne peux m'empêcher d'en rire !

VIOLETTE, *avec aigreur.* Tout le monde ne sera pas de votre avis.

ARNOLD. Ah ! je t'assure que si tu parais ce soir au salon dans cet accoutrement, il y aura un éclat de rire général à ton aspect.

VIOLETTE. Vous voulez me faire de la peine.

ARNOLD. Tiens, voilà justement Augusta, nous allons la consulter.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, AUGUSTA.

ARNOLD. Viens donc, chère sœur ; est-il vrai que ce soit toi qui aies ainsi déguisé Violette ?

AUGUSTA. Je ne le voulais pas, mais cela a paru lui faire tant de plaisir.

ARNOLD. Je le conçois, mais tu aurais dû t'y refuser.

AUGUSTA. Et pourquoi cela ?

ARNOLD. Parce que ce soir, quand on aurait vu Violette, la gentille Violette, avec le simple costume du pays, on aurait dit, j'en suis sûr : Oh ! la jolie petite paysanne, qu'elle est gracieuse ! tandis qu'avec ce costume prétentieux, qui ne lui va pas du tout, on dira : Quelle est donc cette demoiselle si gauche, si maladroite ?

VIOLETTE. Ah ! monsieur Arnold.

ARNOLD. Oui, on le dira, je te l'assure, et cela te fera de la peine ; mais ce sera ta faute. Voyez, Augusta, n'es-tu pas de mon avis ?

AUGUSTA. Il est vrai que je l'aime mieux avec son modeste accoutrement.

ARNOLD. Elle est cent fois mieux. Tiens ; croisons, ma bonne petite Violette, nous, nous sommes tes bons amis, nous, nous sommes indulgents ; mais ceux qui te prendront pour une demoiselle, ils seront impitoyables, et à chacune de tes réponses ils riront.

VIOLETTE. Pourquoi donc cela ?

ARNOLD. Parce qu'ils ne te parleront pas des choses de ta basse-cour, sur lesquelles ils sont fort ignorants, mais des choses d'un monde que tu ne peux pas connaître. Ils te parleront de musique...

VIOLETTE. Mais je sais chanter.

ARNOLD. Oui, des airs du village.

VIOLETTE. Je n'en sais pas d'autres.

ARNOLD. Ils te parleront de littérature...

VIOLETTE. Littérature, qu'est-ce que c'est que ça ?

ARNOLD. Et tu veux faire la demoiselle !... Ils te parleront de beaux-arts... Ils te demanderont si tu as lu tel ou tel ouvrage nouveau...

VIOLETTE. Mais puisque je sais à peine lire mes prières.

ARNOLD. Ah ! tu ne sais pas lire et tu veux faire la demoiselle.

AUGUSTA. Arnold, tu es bien sévère...

ARNOLD. Je ne dis pas la moitié des déboires qui pourront lui arriver comme demoiselle. Comme simple fille des champs, au contraire, ses naïvetés, son ignorance, auront un charme que tout le monde appréciera et dont personne ne rira.

AUGUSTA. Tu peux avoir raison, Arnold, mais cependant...

VIOLETTE, l'arrêtant. Non, mademoiselle, laissez-le dire, je commence à comprendre.

SCENE IX.

LES MÊMES, LA BARONNE, SIMONNE, dans le fond.

ARNOLD. J'étais bien sûr que tu me comprendrais.

LA BARONNE, à Simonne. Attendez, nous parlerons tout à l'heure.

VIOLETTE, avec peine. Oui, monsieur Arnold, vous pourriez bien avoir raison!... et cependant j'avais rêvé de si jolies choses!...

AUGUSTA. Nous t'aimerons toujours bien.

VIOLETTE. Oh! je le sais bien, mademoiselle, mais...

ARNOLD. Mais, mais, crois-moi, il n'y a pas de joli rêve qui vaille une bonne réalité.

LA BARONNE, s'avancant, bas à Simonne. Ne faites pas attention à elle. (*Haut.*) Eh bien, mes enfants, l'heure s'avance, êtes-vous prêts?

ARNOLD et AUGUSTA. Oui, maman, tout prêts.

LA BARONNE. Il n'y a encore personne d'arrivé. Arnold, veux-tu me faire un plaisir? (*Pendant ce dialogue, Violette se retourne pour ne pas être vue.*)

ARNOLD. Vous faire un plaisir? ah! maman, est-ce que vous devriez me faire une semblable question?

LA BARONNE. Tu as eu un prix d'allemand?

ARNOLD. Oui, maman, un premier prix de version.

LA BARONNE. Alors tu es bien capable de traduire une fable?

ARNOLD. Une fable! ah par exemple! je vous traduirais Schiller, Goethe et tous les auteurs les plus fameux.

LA BARONNE. Eh bien, prends ce livre, et traduis-nous cette courte fable.

ARNOLD. Très-volontiers; vous allez voir comme je traduis bien.

LA BARONNE. Écoutez bien tous.

ARNOLD. Tiens, cette fable a pour titre : la Petite Violette.

VIOLETTE, à part. C'est à moi que cela s'adresse.

LA BARONNE. Qu'importe? continue...

ARNOLD, le livre à la main, il lit. Dans une vallée, au pied d'une haute montagne, vivait une petite violette; ignorée sous son berceau de gazon, elle était heureuse, c'était la reine de la vallée. (*Pendant qu'Arnold lit, Violette écoute avec émotion; elle ôte peu à peu sa coiffure, ses rubans qu'elle jette à terre; son émotion redouble à mesure que le récit approche de sa fin.*) Hélas! l'ambition s'empara de la modeste Violette.

VIOLETTE, à part. Hélas!

ARNOLD. « Si je parvenais sur la montagne, se dit-elle, je deviendrais grande et belle comme ces pins audacieux; il faut que j'y parvienne. Et la petite Violette fit tant de ses petits pieds et de ses petites mains, qu'elle parvint sur le premier plateau. Elle aurait dû se montrer satisfaite; il n'en fut rien. Elle voulut monter encore plus haut, et la voilà qui travailla de nouveau avec ses petits pieds et ses petites mains. Elle grimpa, grimpa, et parvint à cette région de la montagne où il n'y a plus de verdure, où la neige ne fond jamais, où le vent dans sa furie déracine les plus grands arbres. Qu'arriva-t-il? la petite Violette fut emportée par l'ouragan, et il lui sembla entendre une voix qui lui disait : « Si tu as une place assurée dans la vallée, ne cherche point à monter plus haut. »

VIOLETTE, qui pendant cette lecture a donné les signes d'une vive émotion, se retourne et se jette aux pieds de sa mère, en s'écriant : Ma mère! pardon, pardon.

SIMONNE, la relevant et la pressant dans ses bras. Ah! je retrouve donc enfin ma petite Violette!

VIOLETTE. Oui, bonne mère, votre petite Violette qui n'oubliera jamais ce conseil si sage :

Si tu as une place assurée dans la vallée, ne cherche pas à monter plus haut.

(Tout le monde entoure Violette et l'embrasse.)

A. JADIN.

ÉLISABETH.

Marie X... est une amie d'enfance; nous nous voyons aussi fréquemment que nos occupations et la distance qui nous sépare, le permettent; mais, toutes deux mariées et mères de famille, nous sommes bien souvent privées de cette jouissance de cœur, sans toutefois que notre amitié en souffre. Elle, moins surchargée de travail et plus riche que moi, me faisait des visites plus fréquentes, et ne me savait pas mauvais gré de la rareté des miennes.

Trois mois s'étant écoulés sans que je l'eusse vue, je n'y tins plus d'inquiétude; je partis un matin de bonne heure, et j'arrivai chez elle juste au moment des préparatifs du dîner. Je la trouvai dans sa cuisine, portant le tablier blanc et préparant tout elle-même, tandis qu'une jeune servante d'environ dix-huit ans l'aidait de son mieux. En m'apercevant, Marie jeta un cri de joie, et courant vers moi : « Enfin te voilà, méchante, me dit-elle, je t'attendais depuis deux mois;

grâce au ciel ! te voilà donc arrivée... » Et elle m'embrassait avec effusion.

« Mais toi-même, lui dis-je, comment as-tu pu me négliger ainsi, toi qui sais combien mes moments de loisir sont rares?... »

— Ah ! ceci, c'est toute une histoire. »

Dénouant alors son tablier, elle le jeta sur une chaise, et s'adressant à sa jeune servante :

« Maintenant, Elisabeth, dit-elle, faites bien attention ; vous n'avez qu'à surveiller la cuisson, tout est bien préparé. » Puis elle m'entraîna dans sa petite chambre de travail.

Pendant qu'elle parlait à sa servante, mon regard s'arrêta sur cette jeune fille, et je fus frappée de l'expression de candeur et d'indicible mélancolie répandue sur ses traits.

« Eh bien ! qu'as-tu pensé de moi ? me dit-elle, que je t'oubliais ? Oh ! non, tu me connais trop bien ; tu as cru que j'étais malade, ma pauvre Aline ; pardonne-moi, j'aurais dû t'écrire ; mais ce que j'avais à te dire, était trop long pour une lettre. D'ailleurs, je t'attendais tous les jours. »

— A mon tour, lui dis-je, explique-moi comment il se fait que toi, qui paraissais éprouver un si grand éloignement pour les fonctions culinaires, tu t'y livres aujourd'hui ? N'as-tu donc pas une bonne au fait de la cuisine ?

— Tout cela prend place dans mon histoire, Aline, répondit-elle en souriant. Voyons, combien de temps as-tu à me donner ?

— Je suis libre jusqu'à quatre heures.

— Bien ; débarrasse-toi donc vite de ton chapeau et de ton châle, puis viens te placer sur la causeuse avec moi ; quelle bonne journée nous allons passer ! Mais Aline, tu me permettras bien de voir de temps en temps à la cuisine, car Elisabeth est de force à nous servir un potage froid et des viandes carbonisées.

— Pourquoi ne remplaces-tu pas ta servante par une fille intelligente et soigneuse ?

— Tais-toi, me dit-elle en me fermant la bouche de sa main, tais-toi, tu regretteras ces paroles. » Et prenant tout d'un coup une expression recueillie, elle entama son récit :

Voyons, il y a juste trois mois, jour pour jour, que je ne suis allée chez toi ; eh bien, voici ce qui en a été cause : Ma pauvre petite Berthe a failli mourir ; Caroline, la cuisinière qui a précédé Elisabeth, l'avait empoisonnée, en préparant à l'enfant son déjeuner dans un vase de cuivre mal étamé. De prompts secours rappelèrent ma fille à la vie. Dans mon indignation je renvoyai Caroline sur-le-champ, sans réfléchir que j'allais être prise au dépourvu, et que je devrais me hâter de choisir une nouvelle bonne. Deux jours après, ma laitière me proposa une jeune fille de son village qui désirait vivement entrer en service, étant fort maltraitée par sa belle-mère. Effrayée de la corruption des servan-

tes habituées à la ville, je fis venir la jeune paysanne ; et lui trouvant cet air de candeur qui t'aura frappée, je la retins avec la conviction d'avoir une fille de mœurs pures, sinon une servante habile.

Cependant, au bout de quelques jours je remarquai qu'Elisabeth avait l'intelligence tellement bornée qu'elle approchait de l'idiotisme. Toujours de bonne volonté, patiente et soigneuse pour les enfants, elle n'allait pas au delà. J'observai encore que sa vue était d'une extrême faiblesse, et que pendant les jours de brouillard elle était à peu près sourde. Mon mari s'en impatientait et me répétait sans cesse que je devrais la renvoyer, que c'était une véritable dérision de garder à son service un pareil automate. Je compris enfin qu'il avait raison, et je déclarai à Elisabeth que sa complète inaptitude me mettait dans l'impossibilité de la conserver. Je la vis rougir et pâlir successivement, puis, se jetant à genoux devant moi en sanglotant, elle s'écria : « O mon Dieu ! madame, je sais bien que je ne suis qu'une pauvre idiote ; mais par pitié ne me chassez pas pour cela, que voulez-vous que je devienne ? Si ma mère pouvait au moins me prendre à côté d'elle au cimetière, je dormirais en paix ; mais j'ai si souvent entendu dire à M. le curé qu'on ne pouvait pas se faire mourir sans la volonté du bon Dieu ; sans cela depuis longtemps je serais hors de peine. » Et elle pleurait, pleurait à briser l'âme ; tandis que mes enfants, en jetant leurs jouets à terre, s'accrochaient à ma robe en pleurant aussi et criant au plus fort. Berthe, de sa petite main potelée, essayait les joues d'Elisabeth, et Paul me disait d'un accent de reproche : « Maman, maman, vous êtes bien méchante ; qu'est-ce que cette pauvre Elisabeth vous a fait pour que vous lui fassiez ainsi de la peine ? Elle est si bonne pour nous ; jamais elle ne nous gronde avec de vilains mots, jamais elle ne nous fait de mal. » Je n'y tenais plus ; je relevai Elisabeth, et la faisant asseoir auprès de moi, en prenant les enfants sur mes genoux, je lui dis : « Mais que voulez-vous que je fasse, ma pauvre fille, ne voyez-vous donc pas que vous ne m'êtes d'aucune utilité dans le ménage ? »

— Hélas ! madame, oui, oui, je ne le vois que trop, répondit-elle tout en continuant de pleurer ; mais par pitié, ne me renvoyez pas ! Tenez, je vous aime tant ; vous avez été comme le bon Dieu pour moi ! Et ces chers petits, je les aime comme j'aimais ma jeune sœur, qui dort aussi dans le cimetière et qui est bien heureuse aujourd'hui, puisque c'est un petit ange dans le ciel ! Ecoutez, madame, je sais que je ne suis bonne à rien ; eh bien, ne me donnez pas de gages, je m'habillerai avec les vêtements que vous me laisserez ; mais par pitié, gardez-moi auprès de vous.

— Allons, Élisabeth, je vous garderai encore quelque temps, mais répondez-moi franchement : avez-vous toujours été aussi peu intelligente ? ou bien cela provient-il, ainsi que votre surdité, des suites d'une maladie ?

— Pas d'une maladie, madame, mais pourtant je ne suis pas née ainsi ; c'est... et ses sanglots redoublèrent.

— Voyons, calmez-vous. Tenez, ayez confiance en moi ; dites-moi tout ce qui vous est arrivé, afin que j'apprenne si on ne pourrait pas remédier à ce mal. Mais vous êtes trop émue en ce moment, remettez-vous, et surtout ne pleurez plus, vous resterez auprès de moi. Ce soir, lorsque monsieur sera sorti, selon son habitude, vous viendrez me trouver. Pendant que les enfants dormiront, vous me raconterez votre vie ; et je verrai, ma pauvre fille, ce que je puis faire pour vous. »

Je montai près de mon mari, et lui fis part de ce qui venait de se passer ; il me répondit qu'il comprenait ma répugnance à la renvoyer, mais que je me faisais l'esclave de mon intérieur avec une pareille servante ; en tout cas, ajouta-t-il, fais ce que tu juges convenable. Cette parole me soulagea le cœur, je redoutais plus d'objections, et je l'avoue, je n'aurais pas eu le courage de signifier de nouveau à Élisabeth son congé, après avoir été témoin de sa douleur si vive et si profonde. Je préférerais me charger de la besogne essentielle du ménage, plutôt que d'avoir tant de dureté à me reprocher ; il me semblait que Dieu m'aurait punie d'une action si cruelle.

Le soir venu, je fis monter Élisabeth. Pour ne pas l'embarrasser de mes regards, je pris mon tricot et l'engageai à me raconter, selon sa promesse, tous les événements de sa vie. Malgré ma précaution, ce fut avec une visible timidité qu'elle commença son récit ; mais elle s'enhardit peu à peu et ne se troubla bientôt plus, lorsque je la regardais en l'interrompant par quelques questions. En passant par ma bouche, sa naïve et simple narration perdra nécessairement de son charme ; mais je tâcherai cependant, autant qu'il sera en moi, de lui conserver son caractère.

« Je suis née à Auderleckt, madame, me dit-elle, c'est là que notre maisonnette est située. Les paysans de ce village sont bons et humains ; aussi était-ce un bien grand bonheur pour nous, car lorsque le pain manquait à la maison, il y avait toujours quelque voisin charitable qui nous donnait du sien.

» Nous étions pauvres, bien pauvres ; mon père était journalier, ma mère cueillait des tiges de genêts dont elle faisait de petits balais pour les vendre de porte en porte.

» Comme elle était bonne et douce ! tout le monde l'aimait ; les auberges et même les châ-

teaux des environs s'approvisionnaient chez elle. Pour moi, pendant l'été je glanais, et dans les jours d'automne, je ramassais les branches et les feuilles sèches. Mais tout cela nous donnait à peine de quoi vivre ; ma mère gagnait peu, et mon père ne rapportait souvent rien à la maison du produit de sa journée.

» Lorsque cela arrivait, je voyais ma mère pleurer, mais sans faire de reproche à mon père ; seulement, en me mettant coucher, elle me disait d'une voix triste et douce : « Mon enfant, il n'y a plus de pain ce soir à la maison ; mais sois sage, tâche de t'endormir, et demain matin tu auras une double tartine ! »

» Et, quoique j'eusse bien fait quelquefois, je ne le laissais pas voir à ma mère ; tout me disait qu'elle était malheureuse, et je craignais d'augmenter ses peines.

» Quoique bien jeune encore, je voyais ce qui se passait, je devinais que mon père rendait la vie dure à ma mère, et les paroles que je surprenais parfois, lorsqu'un de mes oncles venait nous visiter, m'en apprenaient plus long qu'ils n'eussent voulu.

« Ma pauvre Thérèse, lui entendais-je dire, il faut mettre votre espoir en Dieu ! ce sont les mauvaises compagnies qui ont gâté Jacques, et la boisson est une vilaine conseillère. Priez Dieu, afin qu'il ouvre les yeux à votre mari sur sa conduite, c'est votre seule bonne chance. »

» Mais le temps passait, et mon père ne changeait pas.

» Jusqu'à ma douzième année je ne me souviens de rien de marquant, seulement il me semblait que ma mère dépérissait ; elle devenait pâle et se plaignait souvent de crampes d'estomac. Lorsqu'au lever du soleil elle se mettait en marche avec sa petite charge, on aurait dit qu'elle appréhendait cette tournée qui lui semblait autrefois un jeu, et lorsqu'elle rentrait, le soir, après avoir parcouru les villages environnants, elle était si fatiguée qu'elle tremblait de tous ses membres. Puis, pour comble de malheur, si la recette n'avait pas été bonne, ou s'il avait fallu accorder du crédit à quelque acheteur, mon père lui faisait payer chèrement ces contre-temps. Comme je vous le disais, madame, la pauvre femme se contentait de pleurer sans lui répondre ; mais elle devenait encore plus pâle, et pour moi j'étais obligée de me sauver de la maison pour pleurer à mon aise.

» Combien je désirais vite grandir et avoir assez de force pour remplacer ma mère dans son travail ; mais il paraît que cela ne devait pas être, puisque le bon Dieu en a décidé autrement. J'étais venue au monde très-chétive, et loin de me fortifier par l'âge, plus je grandissais, plus je devenais faible. Le moindre fardeau me fatiguait et la bonne volonté seule ne me faisait

pas défaut. J'avais treize ans, on était au commencement de la moisson; un jour, en rentrant chez nous avec une gerbe d'épis que j'avais glanés, je trouvai ma mère en proie à de si violentes douleurs qu'elle se tordait à terre dans des convulsions. Je ne savais comment la soulager; je voulus courir, appeler du secours; d'un geste elle m'arrêta. Lorsqu'elle fut en état de parler, elle me dit : « Il n'y a rien à faire à ce mal, mon enfant, sinon à prendre patience. Le médecin que M. le curé m'a amené me l'a avoué franchement. Ainsi résigne-toi comme moi à la volonté de Dieu. Voilà déjà bien des mois que j'éprouve de ces accès; mais je te les ai cachés aussi longtemps que cela m'a été possible. »

» Que vous dire de mon chagrin?... vous le comprenez, madame.

» De jour en jour la santé de ma mère devenait plus mauvaise; ses souffrances semblaient plus aiguës. Elle ne pouvait plus supporter nos aliments habituels, et lorsqu'elle en goûtait, ses douleurs devenaient plus intenses.

» Mon père passait bien des journées sans revenir à la maison; mon ange gardien m'inspira la pensée de profiter de son absence pour procurer à ma mère ce qu'elle désirait. Je priai un jour une de mes cousines de garder la maison, et j'allai en ville avec une brave voisine que j'avais mise dans le secret. Ayant rassemblé mes habits du dimanche, j'en avais fait un paquet que nous portâmes au mont de piété, et nous reçûmes en retour quatre francs. Ah! je n'oublierai jamais le bonheur que j'éprouvai en me voyant en main de ces belles pièces blanches...

» Aidée des conseils de ma voisine, j'échangeai mon petit trésor contre du sucre, un peu de viande et du pain blanc. Comme la route me parut longue! j'aurais voulu courir d'un trait jusqu'au village, et j'allais si vite, que ma vieille compagne me disait souvent, tout essoufflée : Arrête donc, Elisabeth, crois-tu que j'ai encore tes jambes de quatorze ans!... A sa voix je remettais tristement mon pas au niveau du sien pour la devancer encore le moment d'après. Elle me dit enfin : « Allons, je vois que tu es pressée d'aller porter tout cela à ta mère; je marche trop lentement à ton gré, je le conçois; prends les devants, je viendrai voir la malade dans la journée. »

» A ces mots, je me mis à courir, mais à courir si vite, qu'en arrivant je n'eus plus que la force de jeter mon paquet sur le lit de ma mère, et tombai sur l'escabeau placé à son chevet.

» Lorsqu'elle apprit comment je m'étais procuré ces choses, elle m'embrassa, me gronda bien un peu, mais avec tant d'affection que j'étais encore plus heureuse de ce que j'avais fait. Mais je ne tardai pas à éprouver un triste mécompte. J'avais cru que mes quatre francs seraient une ressource

inépuisable; je fus atterrée lorsque je me vis au bout de mes provisions et de mon argent. Quand je n'eus plus qu'un morceau de pain noir à porter à ma mère, mon cœur se serra cruellement, et j'aurais donné mon sang pour avoir de nouveau quatre francs à dépenser pour elle. Je songeai à une autre ressource bien pénible, madame; mais que n'aurais-je pas fait en ce moment!... je mendiai!... Oh! si les riches savaient combien c'est affreux de mendier, ils ne traiteraient jamais les mendiants avec dureté!

» Ma jeune cousine venait me remplacer auprès du lit de ma mère, et j'allais, rouge de honte, me placer sur la grande route en tendant la main aux passants. Quand on me repoussait, je disais tout bas : O mon Dieu! prenez pitié de moi!... et afin de ne pas me sauver de confusion, je songeais à ma mère à qui j'allais pouvoir porter du pain blanc, en me résignant à quelques humiliations!... C'était mon calvaire, je l'offrais à Jésus crucifié, et je supportais tout avec une triste joie!... Oh! j'espère, maintenant que ma mère est au ciel, qu'elle me pardonne ce que j'ai fait... j'ignore si elle me l'eût pardonné de son vivant, car elle cachait sa misère comme un péché. Mais pouvais-je faire autrement, madame, et n'auriez-vous pas fait comme moi? » me dit Elisabeth, en essuyant ses yeux du revers de son tablier.

Je lui fis signe que oui, car, à mon tour, je ne pouvais plus parler; j'avais la gorge serrée comme dans un étou. Mon regard se détachait avec peine de la jeune fille, qu'on eût dite inspirée! Une véritable transformation s'était opérée en elle dans ce moment; l'amour filial en faisait une héroïne; elle était grande et noble à mes yeux.

« Au milieu de ses souffrances, ma mère avait cependant une douce consolation, reprit Elisabeth; le curé est si bon pour les malheureux. Chaque jour il venait la voir, lui disait toutes sortes de bonnes paroles pour l'encourager et lui faire prendre son mal en patience; puis, ayant remarqué notre pauvreté, il se fit une joie de lui apporter souvent quelques secours, et la façon dont il les donnait redoublait encore le prix de ses bienfaits.

» Quand je le voyais partir, j'aurais volontiers embrassé la trace de ses pas; il me paraissait être l'ange gardien de ma mère, et j'espérais qu'il lui apporterait la santé comme il lui apportait sans cesse des consolations.

» Ma mère ne pouvait plus se lever et s'affaiblissait chaque jour davantage; pourtant la pensée de sa mort ne me venait pas à l'esprit, et, si elle m'était venue, je n'aurais pu y croire. Un soir cependant, j'entendis mon père qui lui disait : « Vous voyez bien que cela ne peut pas durer ainsi, vous seriez mille fois mieux à l'hôpital. » Je jetai un cri d'effroi, et courant au lit de

ma mère, je l'entourai de mes bras comme pour la défendre, en pleurant si amèrement que mon père en parut ému. « Eh bien ! folle que tu es, me dit-il, ne croirait-on pas qu'on meurt pour aller à l'hôpital?... on y est mieux soigné que chez de pauvres gens comme nous. En tout cas ta mère fera ce que bon lui semblera. — Sois tranquille, Elisabeth, me dit doucement ma mère, en m'attirant à elle, je resterai ici, alors du moins, si Dieu veut que je meure, je mourrai près de toi, mon enfant. »

» Cet entretien m'ouvrit les yeux, je compris que j'allais perdre ma mère. Je n'eus plus de sommeil, et mes nuits se passaient à pleurer et à prier. A chaque instant je me levais sur la pointe des pieds pour aller près d'elle, et, quand je l'entendais gémir et se plaindre, je me rejetais sur mon grabat, pleurant et suppliant Dieu de la soulager en me donnant une partie de son mal. Je ne sais ce qui se dit ou se passa un matin, entre elle et mon père; mais je trouvai à mon arrivée dans la chambre, ma mère les yeux très-gonflés, et lui, l'air colère. En m'apercevant ils se turent. Je les examinai tour à tour sans pouvoir me rendre compte de ce qui avait eu lieu; seulement ma mère me fit signe d'approcher, et me dit, d'une voix pleine de larmes : « Elisabeth, mon enfant, ta cousine va glaner aujourd'hui à un quart d'heure du village, tu l'accompagneras, entends-tu ? la saison avance, et le blé est trop cher pour négliger cette ressource. » Puis elle m'embrassa; mais j'ignore comment cela se fit, je frissonnai sous son baiser, et me pris à pleurer, tandis que ses larmes roulaient aussi sur mon front. En ce moment, mon père me prit rudement par le bras, et me menant à la porte de la maison, il me dit : « Tu ne fais qu'affliger inutilement ta mère, mieux vaudrait travailler; va-t'en, et ne reviens qu'à la fin du jour. » Je partis, mais bien tristement. Je ne pus manger un seul morceau de pain que ma cousine avait emporté; et quand je retournai vers le soir à la maison, je ressentis un serrement de cœur inexprimable. En entrant dans la chambre, mon premier regard fut pour le lit de ma mère; il était vide ! On avait profité de mon absence pour transporter ma malheureuse mère à l'hôpital. Je remplis notre maison de mes cris, je me roulai sur ce lit de douleurs, en appelant Dieu à mon aide. Six mortels jours devaient encore s'écouler sans que je pusse aller voir ma mère mourante. Ce n'est que le mercredi qu'on est admis à l'hôpital auprès des malades, et nous étions au jeudi soir. »

Elisabeth se tut un moment, suffoquée par son émotion, puis elle reprit : « Mon père s'était peu préoccupé de cela, lui; cependant, touché peut-être de mon chagrin, il se montra moins brusque envers moi, et le samedi suivant il me dit : « Ah ça, Elisabeth, tu te feras belle demain, entends-

tu ? je te ferai voir ta marraine. » Je me sentis rougir. « Qu'as-tu ? ajouta-t-il. Mais au fait, je n'y avais pas encore songé, voilà plus d'un dimanche que je ne t'ai vu ta belle robe ; où est-elle ? » Peu habituée au mensonge, je balbutiai : « Au porte-manteau ici près. » Il y alla. « Qu'est-ce que cela veut dire, reprit-il sévèrement, où est ta robe ? » Je préférerais être grondée et battue, plutôt que de me sauver par un second mensonge, et je me jetai à genoux en lui disant toute la vérité.

» A mon grand étonnement, il ne me maltraita point et se contenta de répondre : « C'est pour ton compte, tu te passeras de robes de dimanche dorénavant. » Mais une heure après il m'apporta l'argent nécessaire, en m'ordonnant d'aller retirer mes effets du mont de piété. Je lui obéis sur-le-champ; arrivée en ville, je ne pus m'empêcher d'aller jusqu'à l'hôpital, de passer et de repasser vingt fois devant la façade, comme si mon regard avait pu en traverser les murs. Que j'aurais voulu être un oiseau, dans ce moment, pour m'abattre sur une des fenêtres et plonger de là dans la salle des malades. Oh ! dire que quelques pierres seules me séparaient de ma mère, et que je ne pouvais aller à elle ! Enfin, le cœur tout gros, je dus me résigner à m'éloigner.

» Le temps me parut bien long jusqu'au mercredi suivant. Ce jour désiré arriva enfin. La vieille Catherine, notre bonne voisine, voulut m'accompagner, et nous partîmes le matin de fort bonne heure, afin de pouvoir rester le plus longtemps possible, auprès de notre chère malade.

» J'avais lié dans mon mouchoir quelques pommes, deux ou trois belles poires, les seules que notre jardin avait produites, puis quelques bons que M. le curé m'avait donnés.

» Pendant tout le trajet, ma pensée ne quitta pas ma mère; je me voyais déjà près de son lit, tenant sa main entre les miennes, et joyeuse de son sourire aux bonnes choses que je lui apportais, et auxquelles Catherine avait joint un beau gâteau de froment.

» Enfin nous arrivâmes : comme mon cœur battait en entrant dans la grande salle; et que je fus heureuse lorsqu'en m'approchant du lit de ma mère, je lui trouvai les traits calmes et rosés. Elle aussi, fut bien heureuse de notre visite; elle me pressait la main, m'embrassait, me disait mille paroles affectueuses, ainsi qu'à Catherine.

» Je lui appris que mon père avait beaucoup d'ouvrage, qu'il n'avait pas pu se joindre à nous. « Oh ! répondit-elle avec un soupir, il ne faut pas qu'il néglige son travail; qu'il soit bon pour toi, mon enfant, c'est l'essentiel. » Je l'assurai qu'il était bien changé, qu'il ne me battait plus et paraissait m'avoir prise en amitié. « Grâce en soient rendues au ciel ! je l'en ai tant prié depuis que je suis ici, mon enfant. »

» L'assurance que je venais de lui donner l'avait toute réjouie; je le voyais bien, mais j'étais peignée de ce que nos petits cadeaux lui semblaient assez indifférents et restaient intacts sur son lit. Quand arriva le moment de nous séparer, je sentis mon cœur se serrer comme le jour où mon père avait prononcé pour la première fois, le mot d'hôpital; il me semblait qu'on m'enlevait ma mère une seconde fois; mais la pensée de ma prochaine visite me rendit du courage. J'emportais d'ailleurs une grande consolation, je me croyais certaine de sa guérison, et ne cessais de le répéter à Catherine, qui me contrariait vivement par ses réponses. C'était toujours : Oui, mon enfant, elle a fort bonne mine, mais qui peut prévoir la volonté du ciel? ou bien : Ne te réjouis pas tant, Elisabeth, Dieu peut, sans doute, la guérir; mais il peut aussi la rappeler à lui. Ces mots me refroidissaient le cœur, et j'en voulais à Catherine de ce qu'elle ne partageait pas ma sécurité.

» Le mercredi suivant, elle m'accompagna de nouveau; car elle aimait bien ma mère. Cette fois-ci, j'étais habillée à neuf par la générosité de mon père. Il était plus tard que la semaine précédente, parce que j'avais dû garder la maison, mon père étant allé, à son tour, voir la malade qui voulait lui parler sans témoin. Quand nous entrâmes à l'hôpital, une des sœurs infirmières nous dit que l'état de ma mère était toujours satisfaisant; ce qui me rendit déjà bien heureuse; ce fut avec la même tendresse qu'elle m'accueillit. Elle me fit asseoir sur son lit, retint fortement mes mains entre les siennes, et me combla de caresses. « Ton père est venu me voir, me dit-elle, je t'ai bien recommandé à lui. » Puis voyant que ces mots m'attristaient, elle ajouta : « On ne peut jamais prévoir la volonté de Dieu, mon enfant, il se pourrait que je vinsse à mourir; alors il ne te resterait que ton père; aussi lui ai-je fait promettre de me remplacer auprès de toi et de te rendre la vie douce, d'être un bon père, enfin ! Et toi, mon Elisabeth, sois-lui toujours dévouée; deviens une véritable femme, soigne-le, ainsi que l'intérieur du ménage, afin qu'il ne songe pas à se remarier et à te donner une mauvaise mère, peut-être. Je te dis tout ceci, mon enfant, dans la crainte que Dieu ne m'appelle à lui. Mais grâce au ciel, j'ai encore espoir de guérir; tu vois que j'ai bonne mine, n'est-ce pas ? » Moi, je pleurais sans répondre.

» Un moment après elle passa ses doigts sur l'étoffe de ma jupe, et dit : « Voilà un beau et solide cadeau de son père; c'est une jupe que tu porteras longtemps si tu en as bien soin; ménage-la, ainsi que tous tes effets, car tu sais combien il nous serait difficile d'en acheter d'autres. »

» Je ne sais pourquoi toutes ces paroles me

retombaient sur le cœur comme des larmes, et pourquoi je m'en sentais si malheureuse, mais jamais je n'oublierai ce qu'elles m'ont fait souffrir. Je regardai ma mère, je tâchai de lire dans ses yeux; mais ses traits étaient calmes, quoique tristes, et même un faible sourire reposait sur ses lèvres.

» Quand sonna l'heure à laquelle les visiteurs doivent se retirer, il me sembla qu'on m'arrachait le cœur; je ne pouvais me résoudre à partir, malgré l'avertissement réitéré de la religieuse; et ma pauvre mère, elle aussi, se cramponnait à mon cou, et me couvrait de ses baisers et de ses larmes ! Elle me serrait à m'étouffer dans ses bras; puis tout à coup m'éloignait un peu d'elle pour me regarder fixement, en plongeant ses yeux dans mes yeux, comme si elle eût voulu me dévorer de l'âme.

» Enfin elle se calma, et me dit : « Mon enfant, les règles de l'hôpital le veulent ainsi; quittons-nous, Dieu permettra bien que nous nous revoyions encore; puis, ne devons-nous pas nous résigner à sa sainte volonté?... Elle m'embrassa de nouveau, fit à Catherine un signe d'adieu, puis étendit sa main toute tremblante sur mon front pour me bénir.

» Catherine m'entraînait, mais je me retournais à chaque pas pour revoir ma mère, tandis qu'elle me suivait tristement du regard, et se soulevait avec effort pour ne me perdre de vue qu'à l'instant où la porte de la salle retomberait entre nous.

» Ce fut alors au tour de la bonne Catherine d'essayer de me consoler, de me parler de guérison et de réunion prochaine. Mais je n'y croyais plus; je ne sais quelle secrète voix me disait que je ne reverrais plus ma mère.

» Le troisième mercredi arriva; quelle semaine d'angoisse ! Je crois vous l'avoir déjà dit, madame, on n'est admis qu'un seul jour par semaine à l'hôpital, et si dans l'intervalle d'une visite à l'autre le pauvre malade est décédé, on vous remet à votre entrée sa carte de mort; c'est tout ce qu'on emporte de celui qu'on vient de perdre, et on s'en retourne pour ne plus le revoir qu'au ciel ! Pendant tout le chemin, cette affreuse carte de mort voltigeait toujours devant mes yeux, j'avais comme le vertige; mille idées tourbillonnaient dans ma tête, et je croyais entendre le glas de la cloche de mort.

» Nous touchâmes enfin le seuil de l'hôpital; j'interrogeai du regard l'infirmière qui se présentait. O bonheur ! on nous laisse monter librement. Ma mère n'était donc pas morte ! ma mère vivait encore ! J'allais la voir, me jeter dans ses bras !

» Nous entrons dans la salle; je vois au loin se promener une femme de la tournure et de la

taille de ma mère : elle nous tournait le dos dans ce moment ; mais pas de doute, c'était bien elle, son lit vide me le disait ; ma mère pouvait se lever, elle était mieux... Je jette un cri de joie, je l'appelle, et je cours vers elle toute hale-tante de bonheur. La convalescente se retourne et me regarde avec tristesse : « Pauvre enfant, me dit-elle, votre mère est déjà enterrée depuis trois jours ! »

» On avait oublié de nous donner la carte de mort à notre entrée ! Je n'entendis ces mots qu'indistinctement, Dieu avait pris pitié de moi, car au même moment je perdis connaissance, et ne sus plus rien de ce qui se passait autour de moi.

» J'ignore comment Catherine me ramena chez nous, j'ignore encore si j'ai été malade ou folle ; mais depuis ce jour, ma tête est restée comme serrée par un cercle de fer, et la mémoire m'échappe souvent. »

En cet endroit Élisabeth fut de nouveau obligée de s'interrompre, la voix lui manquant au milieu de ses sanglots ; après quelques moments elle reprit :

« J'avais tout perdu en perdant ma mère.

» Au bout de six semaines, le bruit se répandit dans le village que mon père allait se remarier avec une jeune fille assez peu estimée. Je lui en parlai, il me tranquillisa en m'assurant que ce bruit n'avait aucun fondement. Mais le dimanche suivant j'entendis publier leurs bans à l'église. Je me retirai tout en larmes chez Catherine, qui m'exhorta à imiter le silence et la résignation de ma mère, et je ne fis entendre aucune plainte à mon père ; mais j'avais le cœur brisé en voyant une étrangère prendre dans la maison la place de celle qui venait à peine de nous quitter pour toujours. Cette femme, d'un caractère violent et opiniâtre, prit un tel empire sur mon père, qu'il devint au bout de peu de temps l'esclave de toutes ses volontés, et qu'il tremblait devant elle comme ma pauvre mère tremblait autrefois devant lui. Ma belle-mère me haïssait et ne le cachait nullement. Tout servait de prétexte à sa colère contre moi ; elle me prêtait des torts imaginaires, et excitait mon père à me maltraiter. Un jour, elle l'irrita tellement contre moi en lui rapportant des propos offensants que je n'avais pastenus, qu'il m'accabla de coups. Je tombai toute meurtrie et sans connaissance à ses pieds. Depuis ce moment, j'entends avec difficulté, et ma vue est comme voilée. Catherine m'engagea à aller servir. Mon grand-père était mort, et mes oncles se trouvaient trop pauvres pour se charger de moi. Catherine elle-même n'avait que strictement ce qu'il lui

fallait pour vivre. Nous cherchâmes à me placer comme servante, et c'est alors, madame, que j'eus le bonheur d'être accueillie par vous. Ainsi, que voulez-vous que je devienne, si vous me renvoyez ? »

J'étais si impressionnée de ce récit, et cette pauvre enfant m'inspirait un intérêt si réel, que je me promis bien, coûte que coûte, de ne pas l'abandonner. Je me disais, pour me fortifier dans ma résolution : « Je ne suis pas riche, je ne puis faire que peu de bien, payons ma dette à Dieu en sauvant la malheureuse créature qu'il envoie vers moi ; et si je sacrifie mes goûts pour faire cette action, elle n'en sera que plus agréable au ciel. J'aurais bien pu prendre une seconde bonne, mais il faudra du temps à Élisabeth pour sortir de l'espèce de torpeur dans laquelle elle est plongée. C'eût été cruel de l'exposer aux railleries d'une fille plus intelligente qu'elle, mais probablement d'un cœur moins digne ; et j'en aurais éprouvé peut-être plus de déplaisir qu'elle-même, car elle m'est devenue sacrée, cette pauvre enfant.

Voilà comment je suis devenue, pour quelques mois, bonne d'enfants, femme de chambre et, comme tu l'as vu, un peu cuisinière ; mais je ne m'en trouve pas plus mal ; l'idée que cette mère martyre sourit là-haut de bonheur en nous voyant, me réjouit l'âme. Puis Élisabeth me témoigne tant de dévouement et de reconnaissance, que j'y trouve déjà une récompense suffisante.

Mon docteur répond d'ailleurs de la guérison complète d'Élisabeth. J'ai donc la perspective qu'elle me délivrera un jour des fonctions que je remplis actuellement, et qui ne me vont guère, je te l'avoue à ma honte, ajouta Marie en souriant. »

En ce moment elle se leva précipitamment. « Et mon diner que j'oublie. » Puis, sans attendre ma réponse, elle courut à la cuisine, et revint quelques minutes après, en disant : « Allons, grâce au ciel, tu auras un diner présentable ; rien n'est gâté ; tu vois bien que je ferai quelque chose de ma protégée. »

« J'avais toujours aimé Marie, mais dès ce jour je l'admirai presque ; et chaque fois qu'en allant chez elle j'aperçois la douce et pâle figure d'Élisabeth où un rayon d'intelligence se fait jour, selon la prévision de sa maîtresse, je me dis : Que de misères seraient soulagées, que de malheureux se reprendraient à la vie, si beaucoup d'âmes étaient semblables à celle de Marie ! »

LOUISE STAPPAERTS.

(M^{me} RRELENS.)

NI VIOLON, NI PIANISTE.

Il était dix heures du soir, et dans le salon de madame Duffaud, aimable femme de cinquante ans environ, on faisait un visage assez triste.

Cependant, le salon resplendissait de bougies; un beau feu brillait dans la cheminée; d'excellents petits gâteaux et du punch avaient déjà circulé deux fois; et une trentaine de jeunes gens des deux sexes semblaient n'être là que dans un but de plaisir.

D'où venait donc que, dans le salon de madame Duffaud, on faisait ce soir-là un si triste visage?

C'est que madame Duffaud avait réuni tout ce jeune monde à l'occasion de la fête de mademoiselle Henriette Duffaud, sa fille, en promettant qu'on danserait; et, à l'instant même où les premiers invités arrivaient, deux lettres étaient venues, coup sur coup, annonçant que le pianiste ordinaire de madame s'était démis le poignet; et que la personne qui tenait la partie de violon, avait fait une fugue à Bruxelles pour cause de tailleur non payé.

Cela avait été un coup de foudre pour la bonne dame.

« Henriette, Henriette, avait-elle dit à sa fille, si tu avais, du moins, profité de tes leçons de piano ! »

Mais mademoiselle Henriette, malgré ses dix-sept ans, en était encore à apprendre deux ou trois grands morceaux par année, à l'occasion de telle ou telle fête, et n'avait en main rien de plus. Il lui eût été surtout impossible de jouer à première vue.

Madame Duffaud se rattacha d'abord à l'espérance que, parmi les invités, se trouverait quelque âme charitable, munie de bon vouloir et de doigts habiles.

Hélas! les uns ne jouaient que leur musique, et ils n'en avaient point apporté; les autres n'étaient pas habitués à faire danser; ceux-ci ne savaient qu'accompagner l'éternelle romance qu'ils chantaient éternellement; ceux-là ne jouaient rien du tout, et en étaient bien fâchés, car, s'ils l'eussent pu, ils se fussent dévoués de grand cœur.

On se regardait donc les uns les autres avec des mines un peu longues, se disant, à part soi, que les gâteaux à la vanille, les brioches exquisas et les glaces avaient leur prix, sans doute, mais que les polkas-mazurkas avaient aussi le leur.

On en était là, causant languissamment, bâillant un peu dans le mouchoir, lorsqu'une petite fille de treize ans, mademoiselle Adeline, émit l'idée de jouer aux jeux innocents.

« Aux jeux innocents ? » dit-on, de toutes parts, avec un petit air plus ou moins railleur!

Cependant, les visages se rassérénèrent, les mains se débarrassèrent des mouchoirs et des éventails, on se rapprocha, on forma le cercle; et, faute de mieux, la motion de mademoiselle Adeline passa à l'ordre du jour.

« Adopté les jeux innocents; mais lesquels ? »

Tout le monde se taisait.

« Allons, ma chère Adeline, dit madame Duffaud, je vous fais grande-maitresse des cérémonies. »

Mademoiselle Adeline rougit un peu, regarda en dessous ses voisins de droite et de gauche, puis, prenant son parti en brave :

« Jouons aux éventails, dit-elle.

— Fort bien, répondit-on.

— Je reviens de Paris, dit mademoiselle Adeline à son voisin de droite, et j'en ai rapporté un éventail. »

Elle fit mouvoir sa main droite en guise d'éventail.

Son voisin de droite répéta la même phrase et imita son mouvement, et ainsi de tous, les mains droites se démenant sans relâche, sous peine d'un gage.

« Je reviens de Paris, dit encore mademoiselle Adeline, et j'en ai rapporté deux éventails. »

Et la main gauche imita la main droite, laquelle ne s'arrêta point.

Chacun de suivre l'exemple donné par la jeune fille, tout en souriant de ce véritable jeu de pensionnaire.

Après les deux mains, vint le pied droit, puis le gauche, puis la tête; et ce furent des rires, et des ouf, et des plaintes, et des gages; jusqu'à ce que, tombant de lassitude, mademoiselle Adeline donnât le signal du repos.

Ces têtes, ces mains et ces pieds qui s'étaient démenés à l'envie, ce remue-ménage général avait rompu la glace; on oublia qu'on devait danser; et, comme on était tous, ou à peu près tous, gens d'esprit, on se mit à s'amuser tout sincèrement et tout bêtement.

Pour reposer des éventails, un collégien fort en thème grec, M. Georges, proposa de placer un mot dans le discours; on tira au sort à qui serait le patient; le sort désigna la gentille Adeline; elle passa dans le cabinet voisin; et l'on convint, bien bas, du mot *chandelle*.

Il fallait qu'à la question qu'il plairait à mademoiselle Adeline de faire à chacun, on répondit catégoriquement, et en glissant le mot chandelle avec assez d'adresse pour n'être point deviné.

« C'est fait, cria-t-on, comme si l'on eût été dans le jardin de la pension ou du collège. »

Car, je l'ai dit, la glace était rompue, les toi-

lettes de bal oubliées, l'étiquette mise à l'ombre; on se sentait au cœur ses quinze ans et leur joyeuseté.

Mademoiselle Adeline rentra dans le cercle, s'inclina gracieusement, et demanda à madame Duffaud, si, lorsqu'elle était pensionnaire, elle avait beaucoup de pensums?

Il paraît que mademoiselle Adeline, sujette à caution sur ce fait, aurait aimé à rencontrer, dans le présent ou le passé, quelques compagnes d'infortune.

« Hum! fit madame Duffaud, réfléchissant au moyen de faire passer sa chandelle; oui, il me semble me rappeler qu'ils pleuvaient sur moi drus comme grêle; de telle sorte même, que j'y devais consacrer mes récréations du soir, et que mes pauvres petites économies tournaient en chandelles : attendu qu'on ne nous fournissait point de luminaire lorsqu'il s'agissait de pensums. »

C'était triomphant. Mademoiselle Adeline, quoique rompue à cet exercice, ne devina pas; selon la règle, elle désigna trois mots qui l'avaient frappée dans la réponse de madame Duffaud : luminaire, économies et récréations; puis s'adressa à la personne qui se trouvait à droite de l'aimable vieille dame.

C'était M. Edmond, jeune blondin de vingt ans, qui aimait beaucoup la société des dames, et avait la faiblesse de les comparer toutes à des fleurs. Ordinairement, lorsqu'une dame lui adressait la parole, cela lui causait un tel saisissement, qu'il ne manquait jamais de lui répondre de travers; comme il n'était point un sot, il s'en apercevait tout aussi vite, ce qui le jetait dans un trouble plus grand encore.

« M. Edmond, demanda mademoiselle Adeline, pourquoi les hommes sont-ils glorieux de s'entre-tuer à la guerre? »

Mademoiselle Adeline, quoique toute jeune, était fort gentille.

« Pourquoi, répéta M. Edmond, admirant les beaux cheveux dorés de la jeune fille?... Pourquoi?... »

Jamais je ne pourrai placer là cette horrible chandelle, pensa-t-il!

« Oui, pourquoi? reprit mademoiselle Adeline; mais il faut répondre vite, ou vous me remplacez, c'est la règle.

— Eh bien, parce qu'ils manquent de chandelles qui leur permettent de distinguer le vrai du faux honneur.

— C'est chandelle, dit mademoiselle Adeline, toute joyeuse. »

Et, sans chandelle et l'oreille basse, M. Edmond se dirigea vers le petit cabinet.

Le mot trouvé, il revint, parti de sa droite, ou plutôt de la droite du fauteuil qu'il occupait, l'instant d'après, fit des questions qui provoquèrent les réponses les plus drôles et les plus

saugrenues, et ne devina qu'à la douzième ou quinzième.

On avait beaucoup ri; mais, l'amour-propre s'en mêlant et l'attention s'étant un peu fatiguée à ce jeu, on trouva bon de passer à un autre.

« Les coq-à-l'âne, proposa mademoiselle Henriette.

— Qu'est-ce que les coq-à-l'âne?

— C'est un jeu charmant, dit mademoiselle Adeline!

— Les coq-à-l'âne, reprit mademoiselle Henriette, consistent en ceci : Une question m'est posée à gauche et tout bas; j'y réponds de même. J'en pose une à droite, également bas; on m'y répond. Quand le tour du cercle est fait, chacun dit, tout haut, la question de gauche et y adapte la réponse de droite; cela produit, parfois, de singuliers rapprochements. »

On en essaya, et cela amusa si bien, que les coq-à-l'âne firent trois fois le tour du cercle.

Ainsi, par exemple, Georges, le collégien, avait demandé à mademoiselle Henriette, dans quelle action elle préférerait Alexandre le Grand; mademoiselle Henriette avait demandé à la gentille Adeline quel était son gâteau de prédilection, et en avait obtenu pour réponse : à la frangipane. De sorte que cela faisait un Alexandre le Grand à la frangipane, qui ne pouvait manquer d'exciter le rire.

Il fut encore demandé, d'un autre côté, en quoi consiste la beauté d'une femme; et il fut répondu de l'autre : reliée en maroquin rouge et dorée sur tranche!

Comme on le pense bien, cette dernière réponse avait été faite à une question d'un tout autre ordre. Ainsi de suite. On oubliait l'heure, on oubliait le plaisir manqué; la bonne dame Duffaud rayonnait.

« Mais il faut des gages, il faut des gages, fit-on observer, et ces jeux n'en fournissent point.

— Eh bien, jouons à pigeon-vole, proposa mademoiselle Adeline. »

On était si bien en train, qu'elle aurait proposé de sauter à cloche-pied, que, je crois, on l'eût trouvé bon.

On joua à pigeon-vole. Pour fournir aux gages, les dames se dépouillèrent de leurs bagues, de leurs bracelets; les messieurs, de leurs porte-crayon, de leurs gants, quittes à ne les pouvoir rappareiller ensuite; et quand on ne sut plus où les mettre, on procéda au plaisir de les tirer.

Ce fut là que mesdemoiselles Henriette et Adeline, et M. Georges, montrèrent ou la fertilité de leur esprit, ou la sûreté de leur mémoire. A part les chansonnettes chantées sans piano, les vers écorchés, hélas! et récités tant bien que mal, que de pénitences bouffonnes! Une dame était condamnée au testament, elle tournait le dos, et

on lui demandait, en ne nommant point la chose, mais en en faisant seulement le geste, à qui elle donnait un soufflet, faisait, une grimace, etc. Elle répondait à l'aventure, et se voyait ensuite obligée à exécuter ponctuellement tous les articles du testament.

Une autre dame devait imiter ou les poses de la Niobé, de la Flore, de la Diane, du Zéphyre, de la Fortune, ou faire un tour de : si j'étais petit papier ; ou trouver sur-le-champ les épitaphes qui convenaient à chacun, ce qui produisait de grands éclats de gaieté chez ces morts de nouvelle espèce.

Quant aux messieurs, il y en eût de condamnés à des poses grotesques, à dire du grec accompagné de sa traduction, à simuler tel ou tel métier, à faire une utopie gouvernementale en vingt mots, à se confesser tout haut de la pensée qui, dans le moment même, traversait leur esprit.

Mais ce qui fit le plus rire, ce fut la pénitence du poisson. Le condamné à représenter cet animal, peut-être habitué au grand monde des poissons, mais point du tout à celui des hommes, se met tout de son long sur le dos ; quand on est

charitable, on lui permet de s'asseoir à demi sur un divan, puis l'usage des mains formellement interdit, on tient au bout d'un fil un gros morceau de sucre qu'on fait voltiger autour de ses lèvres, et qu'il est obligé d'attraper au passage, sous peine de rester poisson indéfiniment.

On remarqua que M. Edmond exerça ce métier agréable pendant neuf minutes trois quarts, à la grande joie du public.

« Une heure du matin ! s'écria tout à coup une maman condamnée à représenter Flore ou Hébé.

— Ce n'est pas possible ! » répondit-on en chœur.

Ce n'était que trop possible.

« La charmante soirée ! » disait-on, le visage épanoui et les yeux brillants en reprenant ses capuchons et ses fourrures.

« Allons, pensa madame Duffaud, la tête sur son oreiller et heureuse de tous les sourires naïfs qu'elle avait vus éclore autour d'elle, on peut à la rigueur se passer de pianiste et de violon. »

ADAM BOISGONTIER.

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE.

La nation lorraine a vécu huit siècles d'une vie indépendante, distinguée du noyau français par la géographie et par l'histoire.

Elle avait fait partie d'un royaume créé dans les arrangements des petits-fils de Charlemagne et réduit plus tard en duché, pays indépendant, gouverné par des princes suzerains et libres de tout hommage. Godefroy de Bouillon, chef de la première croisade, était issu de la maison de Lorraine ; Jeanne d'Arc était née sur les frontières qui séparaient la Lorraine de la France. Pendant la captivité de François I^{er}, quarante mille reîtres allemands passèrent le Rhin et menacèrent la France, alors aux abois. Antoine, duc de Lorraine, et ses trois frères, Claude de Guise, le comte de Vaudemont et le cardinal Jean de Lorraine, rassemblent en hâte une armée, tombent sur ces hordes barbares, les taillent en pièces à Lupstein, à Saverne, à Scherweiler, et les repoussent au delà du Rhin, sauvant ainsi leur propre pays et la France d'une invasion redoutable. On sait le rôle que jouèrent les cadets

de la maison de Lorraine, les Guises, *auprès desquels les autres princes paraissaient peuple*, et qui menacèrent de si près la couronne des Valois, princes brillants, généreux, et à qui l'ambition pouvait être permise, si l'on considère les rares qualités de leur intelligence et de leur cœur. Richelieu convoita pour la France ce beau pays ; deux fois il le fit occuper par les armées française et suédoise coalisées, pour punir le duc Charles IV, qui s'était allié à l'Empire ; mais l'entière déchéance de la Lorraine n'arriva que sous le règne de Louis XV. Les derniers ducs, Charles V, compagnon de Jean Sobieski, Léopold, l'Antonin de la Lorraine, ont laissé des souvenirs de grandeur d'âme et de génie que leurs revers n'ont pu effacer.

François I^{er}, fils de Léopold, échangea le duché de Lorraine contre celui de Toscane, et par le traité de Vienne (1737), l'antique pays de Lorraine fut dévolu au roi Stanislas Leckzinski, et revint après lui à la France, en l'année 1766.

THÉÂTRES.

La Prière des Naufragés, drame en 5 actes et en prose.

Ce drame captive éminemment l'intérêt des masses; il les passionne, leur arrache des larmes; en même temps que, dans le personnage de Barabas, ce poltron comme il y en a peu, il provoque le rire, même au milieu des situations les plus dramatiques.

Au premier acte, nous sommes sur le pont de *l'Uranie*, navire confié par des armateurs de Dunkerque au capitaine Raoul de Lascours.

M. de Lascours est l'un des protestants que la révocation de l'édit de Nantes a frappés; le Mexique est sa nouvelle patrie, et la marine, le moyen d'existence qu'il s'est choisi; mais alors, pourquoi madame de Lascours, qui doit être habituée aux fréquentes absences de son mari, abandonne-t-elle sa seconde fille pour le suivre en France où elle n'a que faire? C'est que sans cela Carlos n'aurait pu les livrer tous trois à la merci des flots, partant Marthe ne serait pas devenue Ogarita, partant plus de pièce.

Grâce à de hautes protections, il a été permis à Raoul de Lascours de venir recueillir à Paris quelques débris d'héritage.

Les affaires d'intérêt terminées, on a repris la route du nouveau monde; les vents sont bons; déjà l'on a doublé le cap Horn; dans huit jours, on sera en vue d'Acapulco. Néanmoins, madame Louise de Lascours éprouve de sinistres pressentiments. Les matelots n'ont point pour elle le respect dû à toute femme, et particulièrement à la femme de leur capitaine. A son approche, on parle bas, on rit d'un mauvais rire. Raoul ne s'aperçoit de rien encore, que déjà la jeune femme a deviné dans l'équipage un esprit de révolte.

En vain son mari la rassure; en vain sa petite Marthe lui sourit; en vain Barabas, citoyen de Nanterre et matelot, sans trop savoir pourquoi; (car, il l'avoue le pauvre Barabas, il est poltron et d'une poltronnerie si féroce, que, pour entrer dans la marine, il dut battre une demi-douzaine de robustes gars, dépêchés par son oncle qui voulait le retenir à Nanterre) en vain Barabas aboie de son mieux, dans le but d'amuser mademoiselle Marthe, et se laisse à plaisir tirer le nez et les oreilles par ce joli démon; tout cela ne saurait distraire madame de Lascours. Un seul moyen lui reste, c'est d'aller relire, pour la centième fois, les lettres où sa mère lui rend compte, heure par heure, des faits et gestes de son autre fille, la petite Diane.

Heureux, et du beau temps et de ce que la fin du voyage approche, le capitaine a donné

double ration; mais les matelots y sont peu sensibles; d'ailleurs la galette est dure; ils la rejettent loin d'eux, et se réunissent autour du maître charpentier qui leur parle de montagnes d'or, de fleuves d'or, de vallées remplies d'or. Sur trente matelots, il en a enivré et corrompu vingt-quatre... Dans quel but? tout à l'heure on le saura; mais on devine que les pressentiments de la pauvre Louise de Lascours ne vont être que trop fondés.

Cependant le maître charpentier n'est qu'un agent de bas étage, une machine à trahison, que meut une main plus habile, celle du señor Carlos, passager qui depuis le départ de Dunkerque poursuit sourdement son œuvre de corruption.

Sûr de l'équipage, Carlos va tenter de séduire le capitaine. Il conte à M. de Lascours, assez surpris de cette confidence, et sa jeunesse, et ses rêves, et son ambition implacable, et comment il a entendu parler des trésors de la Californie, et comment, au prix d'un meurtre, il s'est rendu maître de précieux plans, à l'aide desquels il peut marcher vers d'incalculables trésors; puis il lui offre de confisquer à leur profit la corvette *l'Uranie*, de faire voile vers le fabuleux rivage, d'échanger son humble médiocrité contre une fortune de roi.

M. de Lascours, indigné, notifie à Carlos que, dès leur arrivée à Acapulco, il le remettra entre les mains de la justice. Celui-ci, dont les précautions sont prises, se rit des menaces du pauvre capitaine, et lui prouve, en appelant à lui les misérables qu'il a corrompus, que le maître de *l'Uranie* n'est plus Raoul de Lascours, mais l'aventurier Carlos.

Un combat s'ensuit. Raoul et ses six fidèles luttent en désespérés; Barabas, que la peur talonne, fait des prodiges de courage; le bon droit est sur le point de triompher. Carlos tombe; l'épée de Raoul va lui percer le cœur!

A ce moment le maître charpentier se saisit de Marthe, et la suspend au-dessus des flots.

« Ma vie pour la sienne, dit Carlos avec un rire de démon.

— Grand Dieu! s'écrie Louise que le tumulte amène sur le pont. Ma fille, ma fille! que veut-on faire de mon enfant?

— La jeter à l'eau, répond tranquillement le maître charpentier, si votre mari ne lâche pas notre chef.

— Raoul, entends-tu? dit la pauvre mère éplorée.

— M. de Lascours, reprend Carlos, je vous propose une transaction; donnez à votre épée un autre fourreau que ma poitrine, et je vous laisse la vie sauve.

— La vie ! la vie ! fait la pauvre mère ; ta vie et celle de notre enfant, Raoul ! »

En disant ces mots, elle arrache l'épée des mains de son mari, et son enfant lui est rendue.

« La yole à l'eau, avec un mois de vivres, dit Carlos ; mais ni compas, ni boussole.

— Monsieur, fait-il en saluant Raoul, je vous ai promis la vie sauve, je n'ai qu'une parole : à vous la yole, à moi *l'Uranie*. »

Et le malheureux capitaine, impuissant contre la trahison, s'embarque avec sa femme et sa fille.

Le vent, qui semble au service du crime, vire au sud-est ; Carlos sait qu'ils vont être poussés vers les zones glaciales, et qu'une mort inévitable les y attend.

Cependant un coup le frappe en pleine poitrine ; c'est le poltron Barabas qui lui envoie sa dragée d'adieu ; puis, échappant à vingt balles meurtrières, il se jette à l'eau, et fait force de bras pour rejoindre la yole.

Carlos ne s'est point trompé ; au second acte, nous sommes dans les mers de glace. Des montagnes gigantesques élèvent jusqu'aux nues leurs cimes étincelantes ; autour de soi, à l'horizon, partout, de la glace, des blocs transparents, des prismes lumineux, le désert, la solitude infinie, le silence de la mort, et sous ses pieds, l'abîme !

Il y a vingt jours que les malheureux ont quitté *l'Uranie* ; les vivres touchent à leur fin ; cependant là n'est pas le danger le plus grand ; quelques oiseaux de mer suffiraient, à la rigueur, à prolonger leur chétive existence ; mais le froid, le froid terrible, le froid qui fige le sang dans les veines, qui bleuit les lèvres, qui glace le cœur ; c'est le froid qui les menace.

Raoul et Barabas ont construit une hutte de neige où se tiennent la mère et la fille ; ils ont brûlé tout ce qui autour d'eux a pu se brûler ; il ne leur reste plus de ressources. La mère est folle de désespoir ; et, en vérité, à la voir au milieu de ces glaces les épaules nues, la tête nue, les bras nus ; à voir Marthe vêtue de sa petite robe de taffetas rose, on frissonne, et l'on se demande comment elles ne sont pas mortes déjà.

Barabas, le bon, l'excellent Barabas, nous allons dire le père Tom ; Barabas, qui se repent de n'être point resté au fond de l'eau, d'être venu dévorer les provisions de la yole, lui qui s'ôte le pain des lèvres pour sa chère petite Marthe, Barabas, aux paroles d'affection et de reconnaissance de Raoul, reprend courage, secoue la dangereuse torpeur qui le gagnait, et va de nouveau à la découverte.

Devinant que l'heure suprême a sonné et que, malgré les paroles de Raoul, il n'y a plus aucun espoir, madame de Lascours vient dire à son mari une dernière parole du cœur, recevoir son dernier baiser et l'ajourner à une autre vie.

Puis elle s'élance vers Marthe, qui l'appelle en pleurant.

Barabas est de retour ; il n'a point trouvé de bois, mais des ours. Selon sa poltronnerie habituelle, se voyant face à face avec l'un de ces animaux terribles, la peur d'être poursuivi l'a dominé de telle sorte, qu'il n'a pu songer à fuir, et, les yeux sur les yeux du monstre, il s'est avancé vers lui, prêt à l'ajuster, si au loin il n'en eût découvert cent autres, que le bruit aurait inévitablement attirés ; alors sa peur a redoublé ; tout en donnant un regret à Nanterre et à ses produits, il s'est saisi de son couteau, et, à l'instant où, debout, les griffes frémissantes, les dents aiguës de convoitise, la bête horrible s'allait jeter sur lui, il lui en a planté la lame dans le cœur, et l'a laissée expirante, n'osant, selon son désir, se mettre à la dépouiller pour envelopper Marthe de sa peau, parce que les autres ours semblaient trouver bon de se diriger vers le lieu du combat.

Mais tout à coup madame de Lascours sort de la hutte : « Mon enfant se meurt ! » s'écrie-t-elle d'un accent déchirant.

Sans rien dire, Barabas se dépouille de sa vieille veste de laine et pénètre dans la hutte.

« Il me faut du bois ! il m'en faut ! Est-ce que tu ne comprends pas, Raoul ? je te dis qu'elle n'a plus une heure, plus un quart d'heure à vivre, peut-être, si je ne réchauffe son sang ; je te dis que ses pauvres petites mains n'ont plus la force de se tendre vers moi ; que ses yeux s'éteignent ; que je cherche vainement à la réchauffer sous mes baisers, sur mon sein ; mon sein et mes baisers sont glacés comme elle ! Et qu'est-ce que je peux faire de plus, moi ? Rien, rien ! Tu vois bien, Raoul, que c'est toi que cela regarde, que c'est toi qui dois la sauver. Allons, cherche, invente, trouve ; une heure de la vie de ma fille, et après, que Dieu nous protège !

— Attends ! » dit Raoul dont un feu sombre illumine le regard.

Et de sa hache il démolit la yole : sans s'inquiéter d'où ils viennent, la mère en emporte les débris dans ses bras.

A peine la yole est-elle détruite, à peine l'enfant est-elle rendue à la vie, qu'un bruit sourd et prolongé se fait entendre.

« Oh ! la glace se rompt ! s'écrie Louise ; le salut ! le salut ! Allons, la yole, la yole à l'eau !

— Tu m'as demandé une heure de vie pour ta fille, dit Raoul, j'ai brisé la yole ! »

C'en est fait, il ne reste plus qu'à mourir.

« Ma fille, dit Louise à la petite Marthe, à genoux, et répète cette prière qui me vient de ma mère :

« Dieu des faibles et des orphelins, toi qui as, » ô mon Dieu, la force d'un père et la tendresse » d'une mère, sauve-nous du gouffre qui dévore » et du méchant qui tue ! »

Un craquement général et terrible succède à ces paroles ; la glace s'entr'ouvre de toutes parts ;

Raoul, Barabas et Louise disparaissent tour à tour dans les gouffres béants ; par un suprême effort, cette dernière élève l'enfant au-dessus de sa tête, la dépose sur un bloc de glace que les flots soulèvent et qu'à chaque instant ils menacent d'engloutir, puis elle disparaît à jamais, tandis que l'enfant effrayée répète en pleurant la prière que vient de lui apprendre sa mère.

Quinze ans se sont écoulés entre ce qui précède et ce qui va suivre.

L'Uranie, dit-on, a péri corps et biens, sans laisser le moindre vestige, sans qu'aucune tempête ait été signalée à l'époque de sa disparition, sans qu'aucun homme échappé au désastre ait pu en rendre compte. Le mystère plane sur ce fait terrible ; on y pressent quelque chose d'étrange, on y devine presque le crime.

Madame la comtesse de Théringe et sa petite-fille, Diane de Lascours, ont quitté le Mexique et se rendent en France, sur un navire appartenant au marquis d'Antas, et commandé par le capitaine Georges.

M. Horace de Brionne, orphelin recueilli jadis par la comtesse et élevé auprès de la jeune fille, accompagne ces dames.

Des vents contraires ayant repoussé le navire quelque peu vers le nord, on a dû aborder. Un campement provisoire a été organisé ; mais dans ce campement on a eu des attaques de sauvages à subir, et, comme on en redoute de nouvelles, des avant-postes ont été échelonnés.

Le marquis d'Antas s'enveloppe d'une riche pelisse, s'endort et rêve être à Versailles, où il joue contre le régent un jeu d'enfer.

Les vêtements, le port de tête, l'arrogance, tout en lui, révèle l'homme opulent, convaincu de la puissance de l'or, et ne connaissant rien au monde que l'or ne puisse acheter.

Sa fortune est immense, personne n'en sait le chiffre ; son nom très-noble, sa personne repoussante, repoussante surtout par le reflet de son âme. M. Horace dit de lui : « La main est du vautour, l'œil du serpent, et la lèvre de la hyène. » Et le portrait est presque flatté, tant cet homme inspire de subite antipathie et de répulsion.

Chacun a reconnu l'aventurier Carlos. Les rêves qu'il racontait à Raoul de Lascours sont devenus une réalité ; son avidité est assouvie ; il est riche, et parce qu'il est riche, il se croit un pouvoir sans bornes ; il achèterait tout, au besoin : palais, royaumes et consciences.

C'est ainsi qu'il tient en sa puissance le capitaine Georges ; ce dernier, dans un moment d'inexcusable faiblesse, avait fait un faux ; ce faux a été racheté par d'Antas ; Georges est à sa merci.

Tout tremble donc, ou s'incline devant le marquis d'Antas, tout excepté Horace de Brionne... instinctivement il hait cet homme ; il le lui dit

en face... Il a remarqué ses assiduités auprès de Diane, sa sœur d'adoption. — Il enjoint au marquis de ne plus s'occuper d'elle. — Le marquis lui répond insolemment ; les épées sont tirées, ils vont se battre, quand les sentinelles signalent le retour des sauvages. Georges et Horace s'élancent à leur rencontre.

Resté seul, d'Antas s'enivre à la pensée de ses trésors, et veut faire partager cette ivresse à Diane de Lascours.

Le langage de cet homme révolte la comtesse.

« Monsieur, lui dit-elle, tout enfant, Diane a perdu son père et sa mère ; il ne lui reste que moi, son aïeule, pauvre vieille femme ; il y aurait quelque générosité à ne pas abuser de ma faiblesse, et à respecter la jeune fille que je ne puis défendre. »

— Loin de moi, madame, l'intention... répond d'Antas.

— Bonne mère, dit à son tour la jeune fille, laisse-moi répondre. Monsieur, continue-t-elle, du fond de mon exil, j'ai entendu souvent la voix de la France, mais elle ne me parlait pas de plaisirs futiles, de biens éphémères : Pauvre fille éprouvée, disait-elle, viens à moi, je t'ouvre les bras et remplacerai la mère que tu as perdue. Tu as trop souffert pour que la joie te devienne facile ; mais viens accomplir, dans le devoir, la tâche sérieuse que Dieu impose aux femmes ! »

Cependant l'équipage s'est bien conduit ; Horace et Georges se sont battus vaillamment ; les Indiens sont repoussés, tous fuient, guerriers et femmes, vieillards et enfants ; seule, une femme ose braver le danger et le bruit ; loin de suivre ceux de sa tribu, elle semble attirée vers les Français par une invincible attraction.

C'est une belle jeune fille, qui regarde toutes choses avec une curiosité enfantine, et dont le visage, reflet du cœur, exprime une vive sympathie à la vue d'Horace, et une profonde horreur à l'aspect du marquis.

Le marquis sait l'indien ; il dit que le nom de la jeune femme, Ogarita, signifie blé fleuri ; mais là se bornent ses bons offices ; il refuse de l'interroger, et veut qu'elle soit renvoyée vers les siens.

Cette jeune femme l'a vivement impressionné, lui dont le cœur est de bronze ; elle lui rappelle il ne sait quel vague souvenir, en même temps qu'il semble redouter la vive émotion qu'elle fait naître en lui.

Diane et madame de Théringe, un moment éloignées pour donner leurs soins aux blessés, reviennent et se trouvent en face d'Ogarita, qui leur sourit comme à des visages amis.

« Grand Dieu ! s'écrie Diane, est-ce une vision ? Ces yeux, ces traits, ce visage ! mais ce sont les traits, c'est le visage de ma mère ! »

— Qui es-tu ? demande madame de Théringe

tremblante d'émotion, qui es-tu, toi qui m'apparais comme un souvenir vivant ? Parle ! parle ! »

L'Indienne essaye vainement de comprendre ; de ses mains elle étreint son front ; elle fait de suprêmes efforts ; le sens des mots qu'elle entend ne peut arriver à son esprit.

« Mais, c'est toi, c'est toi, pourtant, reprend la comtesse la voix pleine de larmes !

— Folle que je suis, ajoute-t-elle, est-ce que tu peux être ma fille ?

— Mystère incompréhensible ! s'écrie Diane, c'est ma mère à vingt ans ; ma mère, éclatante de jeunesse et de beauté, comme je la vois dans mes rêves ! »

Le nom de Louise de Lascours est prononcé ; à ce nom, le marquis tressaille ; il ignorait que madame de Lascours eût été mademoiselle de Théringe ; ce nom se dresse devant lui comme un fantôme ; il presse le départ ; il exige qu'Ogarita s'éloigne.

Mais Diane, qui a ressenti pour la jeune Indienne une sympathie soudaine, refuse de s'en séparer ; elle l'enlace, elle implore Georges, Georges reste muet et triste ; elle implore d'Antas, il reste inflexible ; elle implore Horace, Horace tire son épée.

Cette fois, la lutte a lieu entre le jeune homme et le marquis. Diane, éperdue, s'agenouille :

« Dieu des faibles et des orphelins !... » s'écrie-elle.

A ces paroles, restées gravées dans son cœur, Ogarita s'élance ; de sa main clôt les lèvres de Diane ; et, après quelque hésitation, elle achève, elle-même, la prière apprise par madame de Théringe à ses enfants !

Plus de doute, Ogarita est la sœur de Diane ; c'est la pauvre petite fille qui, de la zone glaciale, aura été jetée sur quelque côte, et recueillie par des Indiens.

M. d'Antas ne saurait plus exiger qu'on la laisse au rivage ; ce serait se trahir.

Ogarita donne un soupir à ses frères ; puis, au nom de la France qu'elle répète avec une extrême douceur, elle s'élance dans les bras de Diane, et l'on part.

Depuis deux mois, la comtesse de Théringe, Diane et Ogarita sont à Paris, et habitent un hôtel, où leurs moindres désirs sont devinés et prévenus ; où des gens à leur livrée et des équipages à leurs armes sont mis à leur disposition, sans qu'elles puissent comprendre la raison de ces faits, peu communs dans les hôtelleries.

Le magicien, auquel elles sont redevables de ces attentions, n'est autre que le marquis d'Antas.

Lorsque la comtesse l'interroge à ce sujet, il nie d'abord, et se rejette sur le Régent, dont il ne serait que le chargé d'affaires ; mais, enfin, il est obligé de tout avouer. Oui, cet hôtel est à

lui ; oui, tout le luxe qui entoure ces dames vient de lui ; et, ce qu'il ne dit pas, c'est qu'il les a enserrées dans un réseau fatal ; c'est que leurs paroles lui sont répétées, et que toutes leurs démarches lui sont connues.

D'Antas a un espion ; un espion qu'il oblige à ce rôle infâme, sous peine de déshonorer le nom de son père, en révélant une autre infamie.

On a nommé le capitaine Georges.

En retour, d'Antas protège Georges ; Georges a obtenu une large part dans les faveurs du Régent ; Georges est en passe d'arriver à tout, moyennant qu'il n'ait point mal à la conscience ; moyennant une abnégation entière, une soumission absolue, un avilissement complet ! Et Georges, tout en maudissant la main de fer qui l'opprime, subit le joug, et se sauve de la honte par la honte.

Diane et Ogarita surviennent ; Ogarita comprend et parle la langue de ses pères, mais ses manières ont gardé la brusque franchise de l'Indienne ; elle appelle notre politesse, de l'hypocrisie ; dit tout crûment au marquis qu'elle le hait ; et, lorsque sa grand'mère lui fait comprendre que ces façons ne sont point dans nos mœurs : « D'Antas, dit-elle en se tournant vers le marquis, ton visage est aimable, tu es bon, Ogarita est heureuse de te voir.

— J'ai été polie, » ajoute-t-elle.

Et elle va se coucher à demi sur un siège, ainsi qu'elle le faisait sur les mornes des déserts ; ensuite, ne prêtant aucune attention à ce que lui dit le marquis, elle fredonne une chanson indienne que, pour la commodité des spectateurs de l'Ambigu, elle a traduite en français.

Cependant, le marquis doit justifier ses bienfaits, ou madame de Théringe se retire. Il aime Ogarita ; aucun souvenir terrible ne l'arrête. Il parle de sa fortune, du crédit qu'elle lui donne à la cour, et demande la main de la jeune fille. Ogarita refuse de partager cette fortune, cette puissance et ce crédit ; et, lorsque le marquis irrité se retire, en attendant que ces dames elles-mêmes cherchent un autre asile, Ogarita, dans une scène naïve entre elle, Horace et Diane, laisse deviner qu'elle aime Horace ; puis, apprenant qu'Horace et Diane doivent être unis, elle veut retourner au désert.

Une vive douleur se peint dans les traits d'Horace. Diane comprend que son fiancé n'a pour elle que l'affection d'un frère, et que c'est Ogarita qu'il aime. Elle retiendra Ogarita ; elle se sacrifiera à leur bonheur.

A cet instant, un personnage auquel on ne s'attendait plus, arrive, sous le prétexte d'ordres à prendre on ne sait trop de qui, car on ne comprend pas quel peut être son maître. Ce qui n'empêche pas son retour d'être vivement accueilli du public.

C'est Barabas, notre courageux et enragé poltron.

« Grand Dieu ! Dieu de Dieu ! Dieu du ciel ! s'écrie-t-il à la vue d'Ogarita ; c'est elle ! mais oui, mais non, mais si ; c'est bien elle ! Sauvée !... vivante !... Bien le bonjour, madame, vous avez donc trouvé, comme moi, un brick danois qui vous a délivrée des glaces et des ourses blanches ?

— Je ne vous connais pas, dit Ogarita.

— A qui donc croyez-vous parler ? demande la comtesse de Théringe.

— A madame la capitaine Lascours.

— Vous l'avez connue ?

— Puisque j'étais matelot à son bord... Ah ! mais, j'y suis ; ça ne peut pas être mame la capitaine ; c'est sa fille, c'est mamselle Marthe ! »

Et Barabas d'aboyer comme sur le pont de l'*Uranie* ; d'évoquer toutes sortes de souvenirs rians ou douloureux, qui dormaient au fond du cœur d'Ogarita, et que, bien souvent, elle avait essayé de déchiffrer, sans y pouvoir parvenir.

A mesure qu'il parle, le passé prend un corps aux yeux de la jeune fille ; la scène des glaces, la scène du navire, l'image d'un persécuteur implacable, celle de sa mère, tout lui apparaît, tout revit en elle, et, ses regards se portant sur un miroir, elle croit reconnaître la mère bien-aimée, dont le souvenir vient de renaître en son cœur.

On demande des explications à Barabas ; il raconte en deux mots les faits de la révolte, et commence à en dépeindre l'instigateur, lorsqu'à l'aspect de d'Antas qui revient, il reste muet ; il l'a reconnu ! Ogarita, elle aussi, vient de comprendre son aversion pour cet homme. D'Antas est l'assassin de son père et de sa mère !... Elle se vengera ! mais comment ? Elle est faible, elle est seule ! Oui ! mais d'Antas l'aime.

D'Antas, qui n'a point exagéré son pouvoir auprès du Régent, voulant isoler Ogarita, afin de dompter ce farouche orgueil, a obtenu, contre la comtesse et Diane, une sentence d'exil ; et, contre Horace, une lettre de cachet.

En vain, Diane pleure et supplie ; elle et sa mère sont entraînées, Horace emmené ; Ogarita, restée seule avec celui qu'elle reconnaît maintenant pour le meurtrier des siens en son pouvoir ; elle est terrifiée : qui la sauvera ? Ses yeux se portent sur une Bible, elle l'ouvre au livre de Judith... Un éclair lui traverse l'esprit. « D'Antas, dit-elle au marquis, je serai ta femme. »

Au cinquième acte, nous sommes dans une habitation somptueuse ; Ogarita est, depuis un mois, marquise d'Antas.

D'Antas, quoi qu'il en ait, subit l'empire de cette jeune femme, tout en jurant de s'en venger un jour.

Cependant, Georges vient implorer le marquis, pour Horace de Brionne, jeté au fond d'un ca-

chot, et pour les dames de Théringe, dont l'arrêt d'exil va être mis à exécution. Le marquis lui répond par un refus hautain, et, sur ses observations, lui rappelle qu'il est son esclave, l'humilie, le bafoue, le réduit au désespoir ; lorsque Ogarita, qui a tout entendu, entre, belle et souriante, en même temps que, d'un autre côté, paraissent des grands seigneurs, auxquels le marquis d'Antas annonce son départ prochain et fait ses adieux.

« Des adieux ! non, dit Ogarita.

» Messieurs, ajoute-t-elle, je vous convie tous à la fête que je donne ce soir. »

D'Antas insiste ; cette fête, il la défend ; il va s'emporter ; Ogarita le regarde, il s'apaise ; elle lui ordonne de ramasser son éventail, il se courbe ; elle exige qu'il aille contremander son voyage, il s'y rend !

— Cet homme doit être vil jusque dans son amour.

Le marquis éloigné, Ogarita rend un service d'argent au secrétaire de l'ambassadeur d'Espagne, et, en retour, lui demande immédiatement les archives de la famille d'Antas ; archives, qu'à sa prière, on a dû faire venir du Mexique.

Ensuite, elle déchire devant Georges, le faux par lequel d'Antas le tenait asservi, n'exigeant rien de sa reconnaissance, mais lui inspirant le courage d'aller tout avouer au Régent.

Revenu auprès d'elle et la trouvant seule, d'Antas se plaint de ses rigneurs ; il la nomme sa chère, sa belle Ogarita.

« Appelez-moi Marthe de Lascours, dit la jeune femme, avec un frémissement de dégoût. »

Alors elle jette le masque, elle se dévoile ; elle dit au marquis qu'elle n'a jamais cessé de le haïr ; qu'elle reconnaît en lui l'assassin de sa famille ; qu'elle ne l'a épousé que pour le suivre pas à pas dans la vie et saisir l'instant de la vengeance ; que cet instant est venu, et que c'est à lui de trembler et de ressentir les angoisses infligées par lui à tant d'autres.

D'Antas ne nie rien, mais la défie de prouver qu'il soit l'aventurier Carlos. Elle lui répond d'abord, en lui prouvant qu'il n'est pas le marquis d'Antas. Les archives, que lui apporte le secrétaire de l'ambassadeur d'Espagne, constatent la mort du dernier rejeton de cette famille.

Tout à l'heure, elle lui démontrera qu'il est Carlos.

Georges, qui a tout avoué au Régent, et dont le repentir et la longue expiation ont obtenu le pardon et l'oubli, ramène les dames de Théringe, et est suivi d'Horace de Brionne.

Leur aspect pétrifie le marquis ; lui qui ne connaît pas le nombre de ses millions, commence à se défier de son sort.

Quant aux nouveaux venus, ils accablent Ogarita de leurs injures ; Horace et la comtesse lui

reprochent, en termes amers, de s'être laissé éblouir, de s'être unie à l'homme qui obtenait contre eux d'injustes sentences.

« Vous ne savez pas tout, reprend Ogarita, cet homme est, de plus, le meurtrier de Raoul de Lascours, mon père, et de Louise de Lascours, ma mère ! mais, si j'ai accepté sa main, c'était pour l'entraîner plus sûrement dans l'abîme. »

Sur un signe d'Ogarita, on fait entrer Barabas, puis le lieutenant criminel et ses assesseurs.

Barabas indique une blessure qu'il a faite, lui-même, à Carlos, le jour de la révolte, et s'aplaudit beaucoup de ne l'avoir pas tué, ce jour-

là, puisque cela l'aurait privé du plaisir de le voir pendre aujourd'hui.

Carlos, stupéfait devant sa fortune qui s'écroule, mais néanmoins l'orgueil au front, sort au milieu des gardes.

Diane pose la main d'Ogarita dans celle d'Horrace, et Barabas offre ses deux oreilles aux enfants qui naitront de ce mariage.

Beaucoup d'invéraisemblances, un style souvent ampoulé, un comique chargé, et cependant de l'intérêt : tel est ce drame.

CAMILLE A.

CORRESPONDANCE.

Paris, le beau Paris, est détestable cette année ; sois sans regrets de vivre loin de ce pays, où le froid, la glace et la neige ont laissé parmi les malheureux de si tristes traces ! La misère, dans une certaine classe, est poussée au dernier degré.

J'ai pensé que ton cœur si compatissant pour tout ce qui souffre, s'efforcerait d'apporter sa petite obole à la veuve, et vite j'ai cherché de la besogne pour tes jolies petites mains ; à la vue de cette planche tu trouveras, je l'espère, que j'ai réussi. Tu dois être assaillie de demandes d'objets de loterie : exécute donc les charmantes choses que je t'envoie, et après le plaisir de les avoir faites, tu auras le bonheur le plus réel, celui de faire du bien.

Le tableau de la misère a son côté utile, il nous ramène à des idées plus religieuses, aussi la neuvaine de sainte Geneviève, qui s'est faite dans un moment où tout gémissait autour de nous, a-t-elle réchauffé dans bien des cœurs la compassion pour le pauvre trop souvent oublié.

Tu sais que cette neuvaine est une des dévotions les plus chères aux Parisiens. Dès les premiers temps de la monarchie, aux jours de triomphe et d'allégresse, comme aux jours de désastre et de deuil, au milieu de nos guerres, de nos discordes civiles, on a toujours invoqué à Paris le nom de l'humble bergère de Nanterre. Touchante croyance de cette France qui devait un jour être sauvée par le bras d'une autre fille des champs ! Pieuse et chevaleresque légende de notre histoire où rayonnent ces deux noms comme les anges de la patrie, et où nous voyons nos pères attendre leur salut de moyens si faibles en apparence : la prière de Geneviève et l'épée de Jeanne d'Arc !

C'est le 2 janvier qu'a eu lieu l'ouverture de la neuvaine, avec une solennité d'autant plus grande cette année, qu'elle s'accomplissait dans deux églises à la fois : Saint-Etienne du Mont et Sainte-Genève. Cette basilique fut élevée par le roi Louis XV qui, tombé malade au début d'une guerre, fit vœu d'élever à la sainte patronne de Paris un temple magnifique, si la santé lui était rendue. Les restes de sainte Geneviève y furent déposés en grande pompe.

Pendant les mauvais jours de la révolution, le temple fut profané. Quelques-unes seulement des précieuses reliques purent être sauvées, et plus tard transportées dans l'église de Saint-Etienne

du Mont. C'est là que, depuis cette époque, avait lieu le pèlerinage.

La grande basilique, rendue récemment au culte, célèbre aussi la neuvaine. L'intérieur de l'église est magnifiquement décoré de bannières et de tentures ; de la voûte du dôme un dais immense aux couleurs de la sainte, bleu et blanc avec franges et étoiles d'or, descend jusqu'à terre et surmonte le catafalque portant les reliques. A toutes les corniches et galeries flottent des bannières et les drapeaux des 86 départements.

Dans la petite église de Saint-Etienne du Mont, la foule était plus recueillie, car depuis longues années, c'est là qu'elle est habituée à prier, au fond de cette petite chapelle où le tombeau, noirci par les siècles, apparaît entouré de fleurs et de draperies, dans une éblouissante auréole de cierges.

Les pilastres et les bas-côtés sont recouverts de magnifiques tapisseries des Gobelins ; autour de la nef et du chœur, des oriflammes aux couleurs bleu et blanc, reliées entre elles par des guirlandes de fleurs, sont surmontées par trois bannières beaucoup plus grandes encore qui flottent majestueusement au-dessus du jubé, et rappellent la plupart des grands événements où Paris et la France ont invoqué plus particulièrement la patronne de la cité : 451, Paris sauvé des fureurs d'Attila ; — 1120, miracle des ardents, guérison d'une multitude de lépreux ; — 1243, guérison du comte d'Artois, frère de saint Louis ; — 1347, délivrance de Calais ; — 1394, pour obtenir de la pluie qui tomba aussitôt après la procession ; — 1412, pour la fin des troubles civils sous Charles VI ; — 1427, pour la guerre des Anglais et le siège d'Orléans ; — 1436, pour la délivrance de Paris, sous le roi Charles VII ; — 1509, pour la prospérité des armées françaises ; — 1529, pour la paix signée à Cambrai ; — 1725, pour les calamités publiques ; — 1778, pour l'heureuse délivrance de la reine ; — 1849, pour le choléra.

Sur d'autres bannières étaient inscrits les noms des communes de la banlieue, qui chaque année, viennent processionnellement au tombeau.

Pendant que de ce côté de Paris, on voyait s'accomplir le saint pèlerinage avec la ferveur et l'empressement des mœurs d'autrefois, l'hiver s'inaugurait aux Tuileries par des fêtes et des réceptions splendides. Les manteaux de cour reparaissaient avec toute la richesse des anciens costumes.

Cette résurrection de la vieille étiquette de cour a été pour les femmes un véritable événement. C'était un art autrefois que de savoir porter et relever la robe à queue, ou pour me servir du mot consacré : la *traine*. Ces trains n'ont pas moins de trois mètres de longueur, et on ne recule devant aucun ornement pour les rendre plus brillantes : les broderies d'or, les flots de dentelle, les fleurs et les nœuds.

C'est pour te donner une idée de ce genre de costume dont nos mères elles-mêmes ont à peine entendu parler, que je t'envoie (1), avec notre gravure de modes, une toilette ayant figuré à l'une des dernières présentations. La robe en satin est recouverte par des volants de dentelle d'or ; la berthe et la garniture des manches sont assorties aux volants ; bouquet de corsage, agrafes de manches, collier et diadème d'étoiles en diamants. Une barbe en dentelle d'or retombe sur les épaules. La traine de velours doublée de satin blanc, est entourée d'une guirlande brodée en or.

Les robes à queue et les manteaux trainants ont de tout temps été portés à la cour, et n'ont cessé d'être de rigueur qu'à la révolution ; mais ils reparurent dans le monde, même avant l'empire... et jamais ils ne furent plus riches qu'à cette époque, si fidèlement retracée dans les grandes toiles de David.

Aujourd'hui les trains de cour sont admises avec beaucoup plus de variété et de fantaisie qu'autrefois. J'en ai vu en moire antique, en lampas, en velours épinglé lamé argent ou or. — Pour les jeunes personnes présentées, les bouillonnés ou de simples nœuds, remplacent les ornements luxueux dont je viens de te parler.

C'est seulement comme objet de curiosité que je te donne ces détails, ainsi que cette gravure. Si donc tu n'es pas possédée de ce désir de voir et de connaître, qu'on dit si général à notre sexe, ne t'inquiète pas, tu n'en auras pas moins, dans le courant de l'année, les seize planches de modes promises à la grande édition.

Puisque nous causons modes et.... le respect pour ces riches parures m'empêche d'ajouter... chiffons, revenons à des choses plus utiles pour nous toutes, et occupons-nous des trois toilettes de notre gravure. La robe de la jeune fille est en taffetas garnie de bandes de peluche graduées ; cet ornement se fait avec des rubans de peluche, ou bien en coupant de cette étoffe sur pièce, ce qui, soit dit entre nous, est bien moins cher, quoique aussi joli. — Le corsage à grandes basques est orné de même ; une petite chemisette borde le tour de ce corsage, et les manches de mousseline laissent passer des bouillonnés qui forment crevés sur la manche de la robe. La coiffure est une résille en filet, faite avec de la soie cordonnet ; de chaque côté de cette résille se trouvent des touffes de rubans de taffetas, mélangés de velours noir. Cette toilette convient pour les petites soirées. — La plus grande des petites filles a, par-dessus sa robe de cachemire écossais, une veste de velours bordée d'hermine ; veste que l'on pourrait aussi mettre sans le corsage de la robe, lequel serait alors remplacé par une petite chemisette plissée. Sa jeune amie est habillée avec une robe de velours ; le bas de la jupe est

garni par un galon rayé satin et velours, disposé en festons ; à la pointe de chacun de ces festons se trouve un petit bouton en passementerie formant gland. La basque du corsage est coupée de manière à former de distance en distance un gros pli plat ; le haut de ce pli est caché par un galon pareil à celui de la jupe, et orné toujours avec les mêmes boutons : sur le devant du corsage et autour se trouve encore le même ornement ; le bas des manches a des plis semblables à ceux de la basque, avec boutons et galon ; le col et les manches sont en guipure : pantalons et jupons en broderie anglaise et plumetis.

Si maintenant tu n'es pas trop impatiente de voir tout ce que la planche renferme, je te ferai part d'une très-jolie petite invention : tu as dû bien souvent voir et envier ces délicieuses stores que l'on trouve dans les boudoirs, et qui, pour la plupart, sont de ravissantes peintures ? Eh bien ! je viens aujourd'hui t'enseigner à faire, non pas ce genre de stores, je n'ai pas cette présomption, je veux seulement que tu puisses, par ton seul petit mérite, t'entourer de tous ces mille riens dont le goût du jour nous fait presque une nécessité. Donc, pour les stores dont je te parle, tu dois d'abord faire deux cadres de bois très-mince, prenant depuis le haut jusqu'au bas de chaque battant de fenêtre ; tu cloues ensuite sur ce cadre de la mousseline ou du tulle, ou de l'organdi ; puis tu choisis de la toile perse d'un joli dessin, tu la découpes et la disposes sur ton étoffe avec tout le goût qui te distingue. On peut faire ainsi de délicieuses compositions. Pour fixer la toile perse sur la mousseline, tu n'as qu'à employer la gomme arabique délayée dans de l'eau. On peut utiliser ainsi de vieux rideaux perse dans lesquels on découpe tous les dessins qui vous plaisent. Arrivons enfin à la planche.

N° 1, Coin de mouchoir plumetis simple et feston ou bien encore tout feston ; ce dessin pourrait aussi servir pour taie d'oreiller.

2, Clara au plumetis.

3, Pantoufles qui doivent être brodées en soie au passé, sur velours, sur drap ou sur peau, velours bleu et soie mais nuancée, drap noir et soie gros bleu, ou bien peau rouge et soie gros bleu.

4, Bas d'écharpe pour broder au point de chaînette, avec du cordonnet de soie, ou d'or ou d'argent. Ce dernier genre est très en vogue, ainsi que le cachemire rouge et cordonnet or, ou cachemire bleu et cordonnet argent. Le cachemire peut être remplacé par du taffetas. Ces écharpes ont de 15 à 20 centimètres de largeur sur 1 mètre 10 ou 1 mètre 15 de longueur.

5, Riche écusson renfermant les lettres A P, enlacées ; plumetis fin, point sablé et jours.

6, Adèle, pois ou œillets lilliputiens.

7, Garniture ; œillets ou pois, milieu des carreaux en guipure, et feston feuille de rose, pouvant servir pour ornement d'objets de layette, pour chemises de femmes, camisoles, bonnets de nuit, etc., etc.

8, Garniture roues et feston, même emploi.

9, Lucien, plumetis simple ou feston.

10, Isaura, plumetis.

11, Branche de myosotis servant de bouttonnière pour chemises d'hommes ou pour

(1) Aux Abonnées de la grande édition seulement.

guimpe de col; plumetis avec du coton très-fin.

12, F C, surmontées d'une couronne de marquis; ces lettres peuvent se broder au feston ou au plumetis; mais la couronne au plumetis.

13, Elisa et couronne de baron, le tout au plumetis.

14, Col guipure pour enfant; il se fait tout au feston; les nervures des feuilles seraient cependant plus jolies au plumetis.

16, Ismérie, œillets ou pois, ou bien encore en mélangeant les deux genres.

17, Sahilde, plumetis et œillets ou tout plumetis.

18, E A, Avec couronne de fantaisie, plumetis très-fin.

19, Claudia, plumetis simple ou feston.

Ici finit la petite édition.

N° 20, Robe de baptême. La broderie doit être faite au feston, au plumetis, et le fond en guipure; le ruban qui serpente tout le long peut être en tulle à jours ou galon, et au besoin en entre-deux de valencienne. Ce dessin ne convient pas seulement pour robe de baptême; on peut encore en faire, ne prenant que le haut, une charmante petite robe d'enfant de deux à trois ans; on pourrait enfin s'en servir pour un devant de peignoir, il serait, certes, d'une élégance rare: avec les garnitures on aurait de quoi composer un corsage qui compléterait admirablement cette robe déjà si belle.

21, Garniture qui doit border le tablier tout autour, même dans le bas.

22, Devant du corsage de cette robe.

23, Autre garniture un peu plus haute, et devant servir pour les manches et les ornements du petit corsage. Cette garniture peut encore s'employer pour faire des manches pagodes, duchesse, bas de pantalon d'enfant. Outre le plaisir de t'envoyer cette robe, *petit chef-d'œuvre* d'art et de goût, j'ai celui d'avoir prévu ton désir.

24, Sophie, plumetis avec mélange de pois; pois que tu peux faire d'une autre couleur de coton.

25, Petite couronne de laurier que je place sur ta tête le jour où tu auras fini la robe de baptême. Elle peut être brodée au plumetis, au cordonnet ou en broderie anglaise.

26, D E, avec couronne de fantaisie, tout plumetis.

27, Augusta, plumetis simple ou feston.

28, D E, surmonté d'une couronne de comte, lettres et couronne se font au plumetis.

29, Garniture, broderie anglaise et plumetis, pouvant servir pour taie d'oreiller, manches, cols, etc. Si tu voulais des cols et manches mousquetaires, tu ferais sur la garniture, de distance en distance, des plis beaucoup plus profonds du côté du cou que du côté de la broderie: la garniture étant suffisamment cintrée pour prendre la forme du cou, tu fixes tes plis par un point de piqure; pour les manches, tu fais de même, c'est un moyen charmant d'utiliser de jolies garnitures.

30, Buvard. — Ce dessin qui se fait en soutache, peut être reproduit sur velours, drap ou cuir; la soutache sera or, argent ou soie; si tu trouvais ce buvard de forme un peu courte, tu pourrais facilement l'allonger en prolongeant le dessin dans le milieu.

31, 1 D. Au plumetis ou en double cordonnet seulement.

32, Entre-deux, glands et feuilles de chêne; plumetis.

33, Ernestine, tout plumetis, ou avec mélange de broderie anglaise.

34, Entre-deux, feuilles de trèfle.

35, Bouquet de lisérons, au crochet.

Avec ces fleurs tu pourras faire une foule de très-jolies choses, telles que des ornements de vases ou corbeilles; j'ai même vu des fleurs de ce genre employées comme coiffures. Le dessin du numéro 36 t'offre un ravissant modèle.

Occupons-nous d'abord de la manière de faire les fleurs, et prête-moi l'attention la plus scrupuleuse.

Comme *matériaux*, il te faut une bobine de canetille verte, du fil de fer un peu gros, un autre fil de fer n° 21, puis enfin de la laine de Berlin, pour les fleurs; il te faut de cette laine 2 nuances de violet, 2 de bleu, 2 de rose, 2 de paille, 5 écheveaux de chaque nuance, 4 écheveaux de blanc, 1 de noir, 6 de jaune.

Pour les feuilles, 6 nuances de vert, 10 écheveaux de chacune, et 2 nuances vert-olive, 4 écheveaux de chacune.

En faisant les fleurs et les feuilles, les couleurs doivent être variées; chaque feuille demande deux nuances qui se suivent en commençant par la plus foncée: les nuances les plus claires pour les petites feuilles, et quelques feuilles avec le vert-olive.

Les boutons et les fleurs se font avec des laines nuancées.

1^{re} Fleur: blanc et 2 nuances de bleu, commence par le bleu; 8 chaînes, joins les deux extrémités.

1^{er}, 2^e et 3^e RANGS. — Unies.

4^e RANG. — 2 unies dans 1 maille, 3 unies; répète 2 fois.

5^e RANG. — 2 unies dans 1 maille, et 2 unies; répète 3 fois.

6^e RANG. — 2 unies dans 1 maille, 6 unies; répète 2 fois.

7^e RANG. — Laine blanche et bleu clair: blanc, 2 unies dans une maille, 1 unie: laine bleue, 1 unie, répète 4 fois.

8^e RANG. — Laine blanche, 2 unies dans 1 maille, 2 unies, 2 unies dans 1 maille: laine bleue, 1 unie; recommence.

9^e RANG. — Laine blanche, 2 unies dans 1 maille, 2 unies 2 unies dans 1 maille: laine bleue, 1 unie, recommence.

10^e RANG. — Laine blanche, 2 unies, 2 unies dans 1 maille, répète 3 fois, 1 unie: laine bleue, 1 unie, recommence.

11^e RANG. — Laine blanche, 4 unies: laine bleue, 2 unies dans 1 maille, laine blanche, 4 unies, laine bleue, 1 unie, recommence et finis par 1 maille unie en laine blanche.

12^e RANG. — Laine blanche, 2 unies, laine bleue, 3 unies, 2 unies dans 1 maille, laine blanche, 2 unies, laine bleue, 3 unies, répète et finis par 1 maille unie en laine blanche.

13^e RANG. — Laine blanche et bleu foncé, laine blanche, 1 unie, laine bleue, 6 unies, laine blanche 1 unie, bleue 4 unies, répète et coupe la laine blanche.

14^e RANG. — Laine bleue, 7 brides triples, 2

unies, 1 simple, 2 unies, répète et finis par 1 maille unie au lieu de 2.

15^e RANG. — Pour ce rang tu dois placer ton fil de fer en faisant ta maille par-dessus, je t'ai déjà expliqué cela, seulement c'était parfois du bourdon ou de la ficelle; pour le fil de fer, le procédé est le même. Laine bleu clair 9 triples, 1 unie, 1 simple, 1 unie, répète et arrête la laine.

PÉTALES ET CALICE DE LA FLEUR.

Coupe 16 centimètres de fil de fer fin; pour les pétales, prends de la laine jaune et tourne-la autour de deux doigts, environ douze fois; le dernier tour doit être en laine noire; passe alors le fil de fer à travers un nœud de laine, recourbe le fil de fer par moitié, et entortille les deux moitiés ensemble pour arrêter la laine; coupe le haut de la laine et passe les bouts du fil de fer au-dessous du centre de la fleur.

CALICE.

Laine verte, 17 chaînes, tourne, laisse quatre mailles, une maille simple dans la 5^e maille pour former une boucle, et sur cette boucle commence et tourne.

1^{er} RANG. — 2 unies dans 1 maille, 1 unie, répète 3 fois, puis 3 rangs unis, ce qui fait 4 rangs.

5^e RANG. — 4 chaînes, tourne; sur les 4 chaînes, laisse 1 maille, 1 unie, 2 triples, puis sur le 4^e rond, laisses-en 1, 1 unie, répète 3 fois, coupe la laine, en laissant un bout de 1 mètre à peu près; tire-le à travers le calice jusqu'aux mailles du commencement; passe alors les bouts du fil de fer de la fleur à travers le calice pour former la tige; fais 12 unies sur les chaînes, en laissant les fils de fer sous le travail, arrête et conserve les bouts de fil de fer et de laine; fais ainsi deux fleurs, en variant les nuances.

GRANDES FEUILLES.

Laine verte la plus foncée, 40 chaînes, tourne, laisse 1 maille, 30 simples, tourne, 1 chaîne pour croiser la tige.

1^{er} RANG. — 6 chaînes, 2 brides dans 1 maille, répète 3 fois, 8 brides, 12 triples, 5 unies, 2 simples, 2 chaînes à la pointe de la feuille, tourne de l'autre côté, 2 simples, 5 unies, 12 triples, 8 brides, 2 brides dans 1 maille, répète 3 fois, 6 chaînes, 1 simple dans le même point que la dernière bride; arrête. Dans les 2 rangs suivants, tu dois faire du *double crochet*, c'est-à-dire que tu passeras le crochet dans les 2 mailles du dessus, laissant les bouts de laine en dessous.

2^e RANG. — Vert moins foncé; commence dans la 1^{re} bride du 1^{er} rang, 4 chaînes, 3 brides dans la même maille, 16 brides, 11 triples, 4 unies, 2 simples, 2 chaînes; de l'autre côté, 2 simples, 4 unies, 11 triples, 16 brides, 3 brides dans 1 maille, 4 chaînes, 1 simple dans la même maille que les 3 brides; arrête.

3^e RANG. — Travaille avec le fil de fer, laissant un bout de 8 centimètres, commence dans la 1^{re} maille du 1^{er} rang, 9 unies; en remontant le côté de la feuille 2 chaînes, 1 unie dans la même maille que la dernière unie, 5 unies, répète 16 fois : 6 unies, 1 simple; sur le côté et sur la chaîne de la tige, 7 unies, en laissant en dessous les deux bouts du fil de fer, arrête et laisse 26 millimètres de laine et fil de fer.

DEUXIÈME GRANDEUR DE FEUILLE.

Vert foncé, 28 chaînes, tourne, laisse 1 maille, 20 simples, tourne, 1 chaîne pour traverser la tige.

1^{er} RANG. — 6 chaînes 2 brides dans 1 maille, répète 3 fois, 6 brides, 5 triples, 4 unies, 2 simples, 2 chaînes, tourne, 2 simples, 4 unies, 5 triples, 6 brides, 2 brides dans 1 maille, répète 3 fois, 6 chaînes, 1 simple dans la dernière bride; arrête la laine.

2^e RANG. — Laine verte de la 2^e nuance; commence dans la 1^{re} bride, 4 chaînes, 3 triples dans la même maille, 15 triples, 5 unies, 3 simples, 2 chaînes, tourne, 3 simples, 5 unies, 15 triples, 3 triples dans 1 maille, 4 chaînes, 1 simple, arrête.

3^e RANG. — Travaille avec le fil de fer: commence dans la 1^{re} chaîne du dernier rang, 10 unies sur le côté de la feuille, 2 chaînes, 1 unie dans la même maille que la dernière, 4 unies, répète, 15 fois, 5 unies, 1 simple en descendant le côté; pour la tige, 5 unies sur les chaînes; arrête et laisse les bouts.

TROISIÈME GRANDEUR DE FEUILLE.

Branche de trois feuilles.

25 chaînes, tourne, laisse 1 maille, 14 simples, tourne, 1 chaîne pour traverser la tige.

1^{er} RANG. — 5 chaînes, 2 brides dans 1 maille, répète 3 fois, 3 brides, 3 triples, 3 unies, 2 simples, 2 chaînes, tourne, 2 simples, 3 unies, 3 triples, 3 brides 2 brides dans 1 maille, répète 3 fois, 5 chaînes, 1 simple, 1 chaîne pour traverser la tige.

2^e RANG. — Prends le fil de fer et laisse 5 centimètres pour la tige, 5 unies, 2 chaînes dans la dernière maille unie, 4 unies, répète 10 fois, 1 simple, 9 unies en descendant la tige; arrête et conserve les bouts; fais une 2^e feuille semblable. Pour la 3^e feuille, 58 chaînes; fais cette feuille en laissant à peu près 8 centimètres de fil de fer au 2^e rang, ce qui sert pour la tige centrale; après avoir travaillé 9 unies sur la tige, joins-la au dernier point de la 1^{re} feuille, et plaçant ensemble les deux bouts de laine et de fil de fer des deux feuilles, fais 15 unies sur les chaînes, en cachant les bouts sous les mailles; joins alors la 3^e feuille de même que la 2^e en faisant 18 unies descendant sur les chaînes comme avant; arrête, laissant les bouts de 3 centimètres.

BOUTONS.

Si tu as choisi de la laine nuancée, sers-toi de la plus claire; 8 chaînes, joins les deux extrémités, fais 5 rangs tous triples, laisse 1 maille, 1 triple, répète 6 fois, arrête.

POUR FORMER LA BRANCHE.

Laine verte, fais 202 chaînes pour la tige centrale; fais un calice ainsi que je viens de te l'expliquer plus haut; coupe 108 centimètres de très-gros fil de fer, et le pliant par moitié, passe un des bouts à travers le commencement du bouton jusqu'à la moitié, ensuite passe les 2 bouts de fil de fer à travers le calice; fais 24 unies pour la tige, chantant les fils de fer sous les mailles; joins le bouton à la dernière maille de la tige des petites feuilles, 10 unies sur les chaînes, en chantant les bouts des feuilles et des fils de fer; coupe les bouts qui appartiennent aux petites feuilles, joins

une fleur à la dernière maille de la tige, 10 unies en descendant la tige, cachant le fil de fer, ainsi que je te l'ai déjà expliqué; joins une feuille de 2^e grandeur, 8 unies en descendant la tige, joins une 2^e fleur, 10 unies en descendant la tige, joins une feuille de 1^{re} grandeur, 10 unies en descendant la tige, joins une 3^e fleur, puis 125 unies en descendant la tige; arrête.

36, Cornes d'abondance dont je t'enverrai l'explication dans le prochain numéro.

37, C G, plumetis.

38, Garniture, broderie anglaise et plumetis, pouvant servir pour bas de jupon, bas de pantalon, etc.

39, Céline, plumetis simple ou festons.

40, Rond de bonnet grec. — Ce dessin se fait en point de chaînette ou en soutache, sur drap, velours ou cachemire; dans le milieu des petits ronds tu pourrais placer des perles de jais, ou de fantaisie; tu devrais alors en placer aussi dans le milieu des trois petites raies qui forment les médaillons, ainsi que dans la raie du milieu qui dessine l'étoile.

41, Bande pour le tour du bonnet grec.

42, Entre-deux plumetis: cet entre-deux est d'une bonne grandeur pour être mélangé avec des entre-deux de valencienne.

43, Lara, plumetis fendu et œillets ou pois.

44, 45, 46, Pièce, dos, devant d'un mantelet BRABANT. — Ce mantelet peut se faire en drap, en velours, et même en taffetas pour le printemps, celui du n° 47 est en velours, entouré d'un galon de moire antique; la couture de la pièce est également cachée par un galon pareil à celui du tour, bordée d'une frange en chenille; quand tu auras coupé les trois parties de ce mantelet, il faut, avant de poser la doublure, placer d'abord le galon de moire, ou tout autre selon ton goût: ainsi le point ne traverse pas sur la doublure. Ensuite, tu poseras la doublure sur chaque partie séparément, joignant après, les deux devants à la pièce d'épaule; enfin tu prendras le milieu de la pèlerine, autrement dit du dos, tu le placeras sur le milieu de la pièce d'épaule dont la forme s'accorde avec le cintre de la pèlerine, et tu disposeras cette pèlerine de façon à ce que sur le devant, il te reste 7 centimètres de distance de chaque côté, c'est-à-dire que les deux devants doivent, tout à fait au milieu, rester à découvert. Si tu fais ce mantelet en velours, il te faut 3 mètres 80 cent.; en taffetas, ce modèle serait charmant, tu n'aurais alors besoin que de 3 mètres d'étoffe. Pour la frange, qui ne se pose qu'au bord de la pèlerine, 2 mètres 80 suffisent; quant aux galons, il en faut 7 mètres 50 centimètres.

47, Effet du mantelet Brabant. Un simple galon ou de la peluche pourraient remplacer la frange. Sur le devant de la pièce, trois olives en passementerie ferment ce mantelet.

48, Petit corsage pour les jupes de layettes anglaises, corsage que l'on fait pour les jupes de flanelle ou de percale; il est sans épaulettes, ouvre derrière et se ferme par des attaches qui, du côté opposé au morceau que tu vois sur la planche, se placent tout à fait au bord. La longueur de la jupe est de 70 à 75 centimètres.

49, Devant d'un corsage de robe pour petite fille de quatre à six ans; cette robe décolletée est ouverte derrière; le milieu de la pièce du de-

vant, qui est de l'étoffe de la robe, pourrait être remplacé par des entre-deux de broderie anglaise ou autrement. On place ensuite sur cette pièce, qui est ou en étoffe ou en lingerie, l'autre partie du devant qui se trouve au n° 50, elle se pose par-dessus, et se joint ensuite au n° 51, qui représente le dos.

50, Seconde partie du devant.

51, Dos.

52, Berthe de cette robe: elle part du dos et vient se perdre dans l'entournure de la manche.

53, Basque, elle est ouverte devant et derrière.

54, Petite manche courte; elle doit être coupée en biais. Cette robe sera très-facile à monter, il ne faut pour cela que placer très-exactement lettres sur lettres. Si tu la fais en velours, en cachemire ou en popeline, je te conseille la garniture de la robe qui se trouve sur notre gravure d'aujourd'hui; en objets de lingerie cette forme serait encore très-jolie; toutes les basques, berthes et manches, pourraient être garnies d'une petite bande brodée, légèrement froncée.

55, Fond d'un béguin formant porte, et se faisant en batiste, en piqué, en brillanté; ces béguins s'entourent d'une petite valencienne ou d'une simple broderie.

56, Devant de ce béguin.

57, Dessin pour coin de châle, crêpe de Chine, cachemire, etc., etc.; la broderie se fait au passé, avec de la soie cordonnet; ces châles se brodent aux quatre coins, ou aux deux coins opposés seulement, ayant soin de broder un des coins à l'envers et l'autre à l'endroit; ce dessin serait également joli couleur sur couleur, ou bien d'une couleur tranchant sur le fond; tu peux encore le broder sur mousseline au plumetis, ce qui ferait aussi un très-joli châle; tu peux enfin faire avec ce dessin un magnifique tapis de table en velours, en drap, ou en toute autre étoffe unie un peu forte. Tu le borderais ensuite avec une belle et haute frange de rideaux; et tu aurais un tapis de table *hors ligne*.

58, Dessin de tapisseries par signes: mosaïque.

59, Dessin pour pointe de petit fichu en cachemire. Fais ce dessin au point de chaînette en fil d'or, ou en soie; c'est tout à fait le style de la broderie pour le bas d'écharpe que je t'ai expliqué au n° 4.

60, Coupe duchesse servant de baignier. Cette coupe se fait au crochet sur bourdon. Celle-ci, que j'ai vue chez M^{me} Marie Soudan, était à bourdon d'or recouvert par du cordonnet bleu de France. Commence par faire un rond au crochet sur bourdon, de 21 centimètres de diamètre; au dernier rang, tu placeras en dessous un fil de laiton qui t'aidera à donner à ton ouvrage la forme que tu voudras; le pied n° 61, se fait à part en forme d'entonnoir, tu commences par le bas, faisant un rond de 29 centimètres, allant toujours en diminuant jusqu'à ce que tu n'aies plus qu'une largeur de 8 centimètres; les trois derniers rangs se font sans diminution; il faut que ce pied ait 8 centimètres de hauteur. Dans le haut, tu introduis un bouchon de liège qui le fait tenir ferme, ensuite tu fais une dentelle à dents très-prononcées et très à jour, qui doit avoir 11 centimètres à l'endroit le plus haut et 2 centimètres à l'endroit le plus bas; pour que cette dentelle soit très-claire, fais 7 rangs de brides russes; les deux derniers

rangs seront en fil d'or; après tu auras une petite carcasse en fil de fer, carcasse qui, à la *Religieuse*, coûte 1 fr. 20 c.; au besoin tu pourrais la faire toi-même, le croquis du n° 62 te montrant comment elle peut se faire; seulement, cette carcasse terminée, tu dois recouvrir tous les fils de laiton par une chenille de la couleur de ton cordonnet; après cela, tu poses dessus le rond en bourdon et crochet du n° 60, que tu auras, auparavant, entouré de la dentelle; tu le placeras de manière à faire faire un pli d'ondulation sur chaque fil de laiton; tu joindras ensuite le pied avec le dessus. Ce petit ouvrage est facile et peu coûteux.

61, Pied de la coupe.

62, Effet de la coupe duchesse.

63, Valise Pompadour. Le fond de cette valise a 22 centimètres carrés, et se compose d'un entre-deux fait au crochet avec de la soie, de couleur blanche, ou même avec de la ficelle; ces entre-deux sont séparés par un petit ruban de satin Pompadour, large de 2 centimètres. Celle que j'ai vue était en ruban de satin bleu avec un dessin de roses courant tout le long; ce ruban était ensuite séparé par un entre-deux au crochet, fait avec du cordonnet de soie vert-lumière. La valise était doublée de satin blanc. Quant à la manière de monter cette valise, tu peux relire la correspondance du mois de mai 1853, n° 4.

64, Rond de la valise que l'on place de chaque côté. Ce rond se fait tout au crochet à jours, chaque rond doit avoir 7 centimètres de diamètre.

65, Effet de la valise Pompadour, terminée.

66, Dessus de plomb. Ce dessus se fait sur drap, sur velours, en soutache de soie de la même couleur que celle de l'étoffe, ou bien d'une couleur opposée, ou bien encore, on peut choisir de la soutache d'or ou d'argent, toutes choses qui aujourd'hui font fureur. Dans le milieu des soutaches, une rangée de perles de jais ou de fantaisie serait d'un gracieux effet; sinon, on peut remplacer les perles par un troisième rang de soutache, ou par un point de chaînette fait avec de la soie cordonnet. Les pois seront ou en perles, ou en points de chaînette; le dessus du plomb doit avoir 17 centimètres de diamètre, le bas 15, et la bande que l'on met autour, 6 centimètres de hauteur; cette bande doit être ou en laine ou en soie, la soie sous la frange donne un reflet élégant. Pour monter ce plomb, il faut faire une enveloppe de toile dans les proportions que je viens de l'indiquer, ensuite, chez un ferblantier, tu feras faire un moule de plomb que tu placeras dans l'enveloppe de toile, le plomb est parfois remplacé par du plâtre, on dit même que cela est préférable; la couverture de toile étant fermée, tu fais une pelote un peu bombée et *très-dure*, que tu places par-dessus; tu recouvres ensuite le tout avec la garniture que tu as préparée, et qui sera en drap, en velours, voire même du crochet. Après cette opération, tu entoures le haut du plomb avec une frange torse en soie de 5 centimètres de hauteur; au-dessus de cette frange, ainsi que dans le bas du plomb, tu dois placer une ganse demi-molle et de moyenne grosseur.

67, Plomb terminé.

68, Dessins de roues pour manches bouillons,

allant avec l'entre-deux, les garnitures et le col, que je t'ai envoyés le mois dernier.

69, Abat-jour guipure; choisis du papier rose, bleu ou vert, papier très-mince dont on se sert pour faire les fleurs, plie-le comme si tu voulais plier un châle en pointe, et plie-le ainsi jusqu'à seize fois; il doit être alors dans la forme du dessin que je t'envoie; place ensuite le dessin sous la première feuille, dessine au crayon, lève ton dessin, fixe toutes tes feuilles par un fil passé tout autour, et découpe le dessin, à tous les endroits pointillés; prends pour cela des ciseaux très-fins, très-pointus, et coupant parfaitement. Lorsque tu as découpé ton feston, découds tes feuilles, ouvre ton abat-jour et place-le sur un globe de lampe.

70, Dessus de table au crochet de Berlin. Une autre fois je t'apprendrai à faire ce travail qui demande de longues explications.

71, Petit panier allemand. Prends du canevas non Pénélope de moyenne grosseur, coupe une bande de 40 centimètres de long sur 14 centimètres de haut; ensuite, avec de la laine verte, fais un point en biais commençant par un fil, et lorsque tu auras 4 fils dans la longueur, tu diminueras jusqu'à un fil; à côté tu feras une autre raie. (Toutes ces raies doivent être verticales, ainsi que te l'indique le dessin.) Cette raie sera au point de marque faite avec de la soie-cordonnet noire; cette soie, plus fine que celle employée pour le canevas, laissera par conséquent du *clair* dans ton point, ce qui donnera à cette raie l'effet d'une dentelle; c'est, du reste, ce que l'on veut imiter. Elle aura une largeur de 3 points. A côté de cette raie de *dentelle*, tu en feras une seconde avec de la laine verte; tu auras ensuite des *tubes* de jais noir que tu placeras en *travers*; ils auront de longueur, l'espace de 3 points faits au point de marque; tu poseras ces jais les uns à côté des autres, de façon que la raie ait l'air d'être faite par une seule bande de jais; après tu referas une nouvelle raie avec la laine verte, et ainsi de suite. Pour le fond de ce panier, tu couperas un rond de canevas de 12 centimètres de diamètre, que tu broderas comme la bande du tour. Quand ceci sera fini et que tu auras fermé la bande du tour à l'endroit où une des raies peut cacher la couture, tu te disposeras à monter ce petit panier, ce qui ne te sera pas difficile. Joins d'abord le rond de canevas à la bande du tour, coupe après, soit en satin, soit en taffetas, un rond de 12 centimètres de diamètre et un morceau de taffetas ou de satin qui formera le sac du haut, et qui aura 35 centimètres de long sur 40 de large. Fais une couture dans la longueur; à l'un des côtés fais une coulisse, qui doit avoir, coulisse et tête comprises, 6 centimètres; couds l'autre côté au rond de taffetas ou de satin; après, fais appuyer ce rond de soie sur le rond de canevas, et fixe-les ensemble par un point fait à l'intérieur et qui, à l'extérieur, se perd dans la broderie; dans le haut de la bande de canevas, tu peux faire un point à l'extérieur, tu le cacheras ensuite par la petite frange torse que tu poseras une fois que la doublure te paraîtra suffisamment maintenue. Cette petite frange torse, dont il te faut 40 centimètres, doit avoir 2 centimètres de hauteur; de chaque côté de la coulisse, tu feras un œillet dans lequel tu passeras un ruban de satin.

72, Petite dentelle au tricot de Bavière, dont tu peux te servir pour petits rideaux, bonnets de nuit, camisoles et chemises de nuit. Pour border les petits objets de layettes, cette dentelle est également fort jolie et surtout très-solide.

Monte d'abord 9 mailles.

1^{er} TOUR. — 2 endroits, 1 rétréci, 2 jetés, 1 rétréci, 1 jeté, 1 endroit, 1 jeté, 2 endroits.

2^e TOUR. — 2 endroits, 4 envers, 1 endroit, 1 envers, 3 endroits.

3^e TOUR. — 6 endroits, 1 jeté, 3 endroits, 1 jeté, 2 endroits.

4^e TOUR. — 2 endroits, 8 envers, 3 endroits.

5^e TOUR. — 2 endroits, 1 rétréci, 2 jetés, 1 rétréci, 1 jeté, 5 endroits, 1 jeté, 2 endroits.

6^e TOUR. — 2 endroits, 8 envers, 1 endroit, 1 envers, 3 endroits.

7^e TOUR. — 6 endroits, 1 jeté, 7 endroits, 1 jeté, 2 endroits.

8^e TOUR. — 2 endroits, 12 envers, 3 endroits.

9^e TOUR. — 2 endroits, 1 rétréci, 2 jetés, 1 rétréci, 1 jeté, 2 endroits, 1 rétréci, 1 envers, 1 rétréci, 2 endroits, 1 jeté, 2 endroits.

10^e TOUR. — 2 endroits, 10 envers, 1 endroit, 1 envers, 3 endroits.

11^e TOUR. — 6 endroits, 1 jeté, 2 endroits, 1 rétréci, 1 envers, 1 rétréci, 2 endroits, 1 jeté, 2 endroits.

12^e TOUR. — 2 endroits, 12 envers, 3 endroits.

13^e TOUR. — 2 endroits, 1 rétréci, 2 jetés, 1 rétréci, 1 jeté, 2 endroits, 1 rétréci, 1 envers, 1 rétréci, 2 endroits, 1 jeté, 2 endroits.

14^e TOUR. — 2 endroits, 10 envers, 1 endroit, 1 envers, 3 endroits.

15^e TOUR. — 5 endroits, 1 rétréci, 1 jeté, 1 endroit, 1 rétréci, 1 envers, 1 rétréci, 1 endroit, 1 jeté, 1 rétréci, 1 endroit.

16^e TOUR. — 2 endroits, 10 envers, 3 endroits.

17^e TOUR. — 2 endroits, 1 rétréci, 2 jetés, 1 ré-

tréci de 3 mailles, 1 jeté, 1 rétréci, 1 envers, 1 rétréci, 1 jeté, 1 rétréci, 1 endroit.

18^e TOUR. — 2 endroits, 6 envers, 1 endroit 1 envers, 3 endroits.

19^e TOUR. — 5 endroits, 1 rétréci, 1 jeté; prendre 1 maille sans la tricoter; 1 rétréci; rabattre dessus la maille non tricotée; 1 endroit; faire passer la maille sur l'aiguille de gauche et rabattre dessus les 2 mailles qui restent.

20^e TOUR. — 2 endroits, 4 envers, 3 endroits, et reprendre au 1^{er} tour.

73, Gabrielle, plumetis simple ou festons.

74, Catherine, plumetis, plumetis fendu et oeillets ou pois.

75, Christine, plumetis fin.

76, Louisa, plumetis ou broderie anglaise.

77, Mélanie, plumetis fendu ou feston.

78, Thérèse, plumetis simple ou feston.

79, E T, et couronne de baron, plumetis.

Le dessin de tapisserie coloriée que tu recevras avec ce numéro peut te servir pour meubles de toutes formes, coussin de canapé, dessus de table, écran. Si tu fais ce dessin au gros point, tu choisiras du canevas n° 24.

Explication du Rébus de janvier.

La parole est d'argent, le silence est d'or : Pro-verbe arabe.

Pour aujourd'hui, voilà ma mission remplie et bien remplie, j'ose le dire; tout ce que tu as trouvé dans ce numéro peut t'exprimer d'une voix pleine d'éloquence si j'ai souvent pensé à toi depuis ma dernière lettre; heureuse si, après avoir parcouru ce cher journal, tu te sens disposée à aimer un peu celle qui t'aime beaucoup, et qui, au moment de signer cette lettre, se souvient que son petit nom se trouve déjà sur la planche d'aujourd'hui; ce serait donc une répétition qui l'oblige à se renfermer dans ces deux initiales.

E. E.

RÉBUS.

